

Revue Cabaret

Hors-série # 1, avril 2017

Birthday present

5^e anniversaire



Avec @ude, Anothine L., Samantha Barendson, Hélène Bischoffe, Alexandra Bouge, Sophie Brassart, Marie-Anne Bruch, Gabrielle Burel, Estelle Cantala, Michèle Capolungo, Angèle Casanova, Anna Maria Celli, Jehanne de Champvallan, Laurence Chaudou et, Annalisa Comes, Murielle Compère-Demarcy, Colette Daviles-Estines, Sandrine Davin, Olivia Del Proposto, Simona-Grazia Dima, Mireille Disdero, Eve Eden, Céline Escouteloup, Marie Evkine, Jacqueline Fischer, Mélanie Fourgous, Chloé Galland, Cathy Garcia, Odile Gattini, Marie Françoise Ghesquier, Nadia Gilard, Mary Gréa, Mich'elle Grenier, Delfine Guy, Geneviève Halftermeyer-Pawlak, Annie Hupé, Anna Jouy, Claire Kalfon, Ingrid Klupsch, Chloé Landriot, Barbara Le Mo ene, Marilyse Leroux, Chloé Malbranche, Anne-Marguerite Michel, Adeline Miermont-Giustinati, Anne-Marguerite Milleliri, Mye Me, Patricia Paul, Lorraine Pobel, Véronique Pollet, Chantal Robillard Puvinel, Isabelle Rolin, Mélanie Romain, Barbara Savournin, Christine Schmidt, Régine Seidel, Géraldine Serbourdin, Somotho, Luminizta C. Tigirlas, Laura Tirandaz, Marlène Tissot, Marie Laure Vallée, Marie-Antoinette Vallon, Christine Van Acker, Elise Vandel-Deschaseaux, Marie de Vezins, Laurence Vielle, Emilie Voillot
Chorégraphie Aartus, Gu enol ee Carrel, Sabrina Cerisier, Barbara Le Mo ene, Mlle Lise, Flora Michele Marin, Sophie Wexler

Depuis cinq ans, la revue Cabaret est entrée dans la danse. Alain Crozier a choisi de mettre sous les feux de la rampe la poésie féminine.

Les femmes poètes ont tant à dire en tissant, dans une harmonie rythmique, la parole autour de leur cœur, de leur corps, de leurs pensées les plus intimes. En suivant le mouvement de leurs mains, d'image en image, s'offre la magie d'une danse des mots.

La revue Cabaret éclaire leurs gestes, leur voix, leur rire, leurs pleurs, leur colère, leur tendresse, l'expression de leurs émotions.

Les femmes poètes inventent une parole qui n'est pas oppressive. Une parole qui ne coupe pas la parole mais délie les langues. Elles inventent de nouveaux horizons possibles.

Danse à petits pas de côté, entrechats ou grands sauts qui élèvent la pensée au détour des événements du monde. En composant leurs textes, les poètes sont bien ancrées dans leur temps, dans leur milieu, dans leur histoire.

Elles affrontent l'avenir avec inquiétude au plus près de la faille, de l'incertitude, de la vérité.

Elles traduisent cette présence du féminin, de fêlure en chacune de nous.

Au bord du gouffre, elles tendent la main, pour que toutes les femmes puissent accéder aux mots et changer le regard de la société.

Une révolution poétique en marche. La poésie n'est-elle pas aussi le lieu d'enjeux et de tensions sociales ? Une langue de rupture ?

*J'ancre
mon corps
dans les profondeurs
de la terre*

Violence de l'itération

*Les assonances rythment
énergie tellurique*

*Une aube s'empourpre
striée de veinules
de métal fondu*

*Il faut souffler le verre
et voici le mot
gangue mincie autour du vide*

*Je pivote sur moi-même
et déborde du cadre de l'œil*

*L'axe se tord à la taille
avec éventail
devant la bouche*

*Ailes de flamand
se coagulent
au bas de la jupe*

*Danse tient souffle
au bord de vos lèvres*

Extraits *Derrière paupières*
MARIE-FRANÇOISE GHESQUIER

Note de l'éditeur : la version papier de la revue Cabaret, pour ceux qui ne connaissent pas, est au format A6, en police Arial taille 8. Ce numéro hors-série est donc d'un format fort différent, profitant ainsi de la liberté du numérique, et de coûts moindres, pour publier un maximum d'auteurs.
Cabaret danse, pour ses 5 ans.

Illustration couverture par Sabrina Cerisier

Illustration ours par Guérolée Carrel



Revue Cabaret

La revue Cabaret est éditée par L'association Le Petit Rameur. Tous droits réservés aux auteurs.

Directeur de la publication : Alain Crozier

Comité de relecture : Jany Pineau

Vos textes : Auteures féminines, textes inédits, sans rimes, par courrier ou internet.

Points de ventes : Librairie 2B (71 - La Clayette)

Abonnement : 10 € pour 4 numéros annuels, chèque à l'ordre du *Petit Rameur*.

Contact : ✉31, rue Lamartine - 71800 La Clayette - France

☎ 03-85-24-21-69 🌐 www.revuecabaret.com

@UDE

Plénitude

Il suffit d'en retrouver le chemin
Ce sentier diaphane asphyxié par la jungle
Il suffit d'en suivre l'effluve
La délicate senteur de présence
Il suffit de le dire
Pour qu'il filtre l'insurmontable
De se laisser bercer par sa lumière
Pour brûler en pleine confiance
Je m'en remets au vent
À vos évanescences pathogènes
Je m'en remets à vous
À vos essences hallucinogènes

Destination

Beaucoup de pluie
De cendres
La flottille cahotée du quotidien
Des scélérates insignifiantes
Des naufrages consentis
Et puis un abîme de poésie
Le tombeau sans fond
Des amours sans objet
La tendresse de la pulpe immaculée
Déflorée par une plume acérée
Qui s'émousse en solitaire
Tailladée d'inconsolable
Les mots errent là
Hors de nous
Libres de toute destination

ANOTHINE L.

Ça siffle.
Ça n'arrête pas de siffler.

J'arrête de respirer.
J'écoute.
Qu'est-ce que ça peut siffler ?

Puis je respire à nouveau.
Me rends compte que je ne sais pas faire autrement.
Je peux bien décider d'arrêter de respirer.
Ça ne marche pas.

C'est comme de dire
demain je ne t'aime plus.
Ou tout à l'heure.
Ça va faire un an que j'essaie de ne plus t'aimer,
tout comme depuis le même temps
j'essaie de ne plus respirer.
Ni l'un ni l'autre ne fonctionne.

Vraiment, une affaire de volonté ?

Je regarde les autres mais y a de la friture sur mon cœur.
Je les écoute et je déborde d'acouphènes.

La folie : c'est à partir de quand on se demande si on y glisse ?

Je t'aime.
C'est plat.
C'est téléphoné.
C'est profond.

Je pourrais
crier des injures
mais c'est trop facile.

La souffrance
on en rirait presque.
Comment peut-on la prendre au sérieux
quand on est pas vraiment brûlée au troisième degré ?

Les autres je les vois, mais je ne les regarde pas.
J'y pense, je lutte.
Tu as dis que je ne devais rien attendre de toi.
Tu vois, ta voix, je l'entends.
Je t'écoute.
Mais m'y résoudre

ne fait pas partie de l'addition de mes sentiments
et de la soustraction des tiens.

Les autres, je les regarde, mais je ne les vois pas.
J'y pense, je lutte.
Tu as dit que tu ne savais pas si tu m'avais vraiment aimée
un jour.

Un jour c'est long.

Y a des jours, un jour, qui restent immuables
peu importe le jour.

Y a des jours, ils durent toute une vie.
Simplement, on s'en doute pas.

Y a des jours, un jour on fait ce qui nous plaît.
Y a un jour, on panse nos plaies tous les jours.

Aujourd'hui,
c'est tous les jours de la semaine.

Aujourd'hui,
je t'aime
comme un premier mai.

SAMANTHA BARENDSON

Bisets

Je les vois aux rebords des fenêtres, une cigarette au bec, leurs plumes de tristesse grise et fourbe le regard, mon mégot qui se consume et l'arrière de leur plumage, soudain, pourrait prendre feu.

Les pigeons sont-ils inflammables ?

Le pigeon n'est point un phénix me murmure ma conscience et je regarde ce rat des villes qui de fiente souille les passants. Mais des colombes la grâce est lointaine, il ne reste que des poubelles volantes sans attrait particulier.

Les pigeons sont-ils inflammables ?

Je les vois parfois écrasés, les pattes incrustées dans les fissures des pavés, les ailes écartées comme un vieux Christ en croix, un Jésus délavé issu de la cage aux folles. Des plumes, du duvet et le bec en compote.

Les pigeons sont-ils inflammables ?

Il faudrait une fois, pour voir, juste essayer...



illustration
Guenolée Carrel

HELENE BISCHOFFE

Le Sable des Roses

Dans ce que tu me dis
L'angoisse
Une arhythmique rend techniques mes métaphores
S'endorment et sombrent
Engluées de poisse
Armature fragile
Pendouille telle une couille molle inutile

J'accroche des horloges à mes espaces
Ressasse un à un les appuis de chimère
Brelots et poussière
Tes mots me fièvrent

N'y en a-t-il pas un qui me tient ?
Les images sont menteuses tu dis
Dans ton pragmatisme par mimétisme je range mes mimes
Je n'ai que mon corps
Boutons boulons forclusion pas même un Nom

Pas d'image pour mirage
Un voyage en backstage

In vivo

ALEXANDRA BOUGE

je chéris, (je porte) tes soupirs dans ton creux, le creux de ton âme, j'approche
l'éternité, dans le creux de ton talon je suis à toi ; dans le creux de ton aisselle je me
languis de toi, un mot, des mots de toi

ciseau, le paillason, dense, ses yeux, lèvres découpées, baiser
autoroute, troncs, yeux découpés, silhouettes de passants, deux yeux, un baiser
comme un bruissement de feuilles, un homme se détache, les arbres

la ville, gens, le pied
de sang et de souffre, un brin les larmes,
elle m'attend ses pieds sont frêles, le teint décoloré

des tentes pour sans-abris dans la rue, un mur calligraphié, un rideau ; son visage
s'éteint, un bunker, paupières, ses pas, un souffle de vent

un chant d'os, un chant en tapant des mains, un chant qui fait couler une larme, une
larme, un chant, un chant, une ode à la vie, où un lambeau de ciel se détache / une
larme / la vie, comme un gémissement

mon âme vague, circule et que leurs pas nous portent ici-bas
un retour, un passé ensemble, un passé ensemble, une vague de froid / maman

SOPHIE BRASSART

Mystic Road

Extraits

Sur le trottoir

Il y avait un jeu d'échecs

La brise effleurant mon poème

Et cette absence claire

Comme une pièce

Que je ne pourrai déplacer



illustration Flora Michele
Marin

MARIE-ANNE BRUCH

Je sortais tout droit du monde du rêve, partagée entre épouvante et délire.
Le monde réel semblait très loin de moi et ne paraissait vouloir subitement se rapprocher que pour confirmer mes plus vives terreurs ou donner corps à mes utopies.

Le monde réel, en tant que caisse de résonance de mon inconscient, était terriblement présent, mais hors de mon attention il se délitait, devenant blême et floconneux.

Il fallait pourtant une échappatoire, sinon une solution, à mes fantasmes.

Et, sur le monde réel, j'avais si peu de prise que j'en étais réduite à patauger dans ma propre langue.

Le silence éclaire
cette studieuse soirée
où déjà l'ossature
des arbres s'obscurcit,
la lumière neuve, originelle,
dresse le froid constat
des questions sans réponse.
Il y a mille manières
d'être soi-même
et mille façons
de peindre le monde.
Celle que j'étais
me fait d'obséquieuses courbettes
avant de me cracher au nez,
celle que je serai
m'a déjà prise en pitié
pour mon inconsistance.
Le chemin ne vaut
que par ses détours
puisque le terminus
est déjà connu,
du moins par son nom
troué au milieu.
Le silence fait abstraction
de la lumière et du ciel,
le silence ouvre
des perspectives
vers l'intérieur,
et à mes yeux tout semble
banalement abstrait
sauf notre amour.

GABRIELLE BUREL

Le mémorial

Entrez, descendez, allez vers la mer
Vous voilà confinés dans la cale d'un négrier
Un de ceux éparpillés sur l'esplanade
Qui brillent de tous leurs feux
Fiers de leur nom et de leur destinée
Entendez le bruit de l'eau contre les flancs du navire
Entendez la chute des corps balancés par-dessus bord
Ecoutez la mélodie de la femme jamais asservie
Le chant lancinant des tambours qui l'accompagnent
Pardonnez, refusez la folie mercantile
Pleurez enfin l'atroce souffrance enchaînée

Écrire

Elle respire les chemins creux
Emplis de nuages déversés
Traverse les bruyères
Irisées sous l'ondée
Puis enfile les perles de pluie
Comme autant de poésies
Et suture au soleil
Un arc-en-ciel

Fichu texte

Fichu texte
s'enlise
s'enligne
s'indigne
s'entortille
s'éparpille
Semoule de mots
sans rive ni mise
Ah sur le bout de la langue
le concentré d'émotions
en boutique
en boîte
en rade
Suites illogiques
broutilles essentielles
Le brouillard
seul le brouillard...

ESTELLE CANTALA

Tu dances parmi les ombres
de ces poupées
brandissant des fleurs éteintes
en guise de torches
d'appâts
Tu glisses sur leurs écumes
les vagues
de leurs paroles
t'emporteront
pour te déplacer loin
sur une berge
belle
L'île du silence
la berge aux chats
pour retrouver un jour plus puissant
sur la grève pâle
Tu creuses parmi les grains de sable
les plus gros restent
Ton nid se façonne à la profondeur de ces formes échouées
qui t'attendaient
plus proches de l'eau
Et tu rejoins les remous des temps
enfouis
entre les marées
pour mieux éteindre
l'ombre de ce soleil brûlant
consumer enfin
ce squelette de carton, qui
depuis toujours
te racontait les songes

Mots de coton

Le mot vient sans dire
Parce qu'il se promène
Quelque part dans le décor
Comme un rêve qui vole
En plein jour
Il suit chacun de mes pas
Pour que le pied soit sûr
Un vent doux
Gouttelettes de coton
Sur mon visage
Ces caresses imperceptibles
Sont les mots

MICHELE CAPOLUNGO

Equilibres

Le sampan dessinait l'empan du sentiment.

Mains éventails,
cœur vitrail.

Dans un autre voyage,
l'eau creusait un passage.

Eau de dissolution,
pierre d'absolution.

Le Fleuve Rouge n'en finissait pas de charrier le sang des guerres,
la mer sertissait de ses rochers l'émeraude sanctuaire,
à Tam Coc, la rivière caressait les cassures de la terre.

Fils de l'ancien rêve,
un passeur éclaireur
signe une langue inconnue,
réveille l'inoublié.

Dans la grotte de la rivière souterraine,
le roc
révèle ses déchirures marmoréennes,
ses hiéroglyphes chauve-souris souveraines.

« L'obscurité n'est rien »
souffle l'envol furtif.

Revenir à la lumière
par la carte d'un continent inversé.

Au dehors, s'étendront longtemps
des champs de labeur.

J'ai hissé sur mes épaules redressées
la planche du souvenir.

L'eau de la pluie
efface mon départ.

Les bras de la vieille femme jamais partie
bercent la petite fille de l'indulgence.

Enfants assoupis
rêvent de résurgences.

Source

J'ai battu
sur l'enclume du refus
le métal blessant
de l'amertume.

Mêlé son écume
au poids de brume
des nuits blanches.

Lorsque le sang taira son flux,
j'entendrai mieux le goutte à goutte
suffisant à ma soif.

Verse ma sœur,
cette douceur,
liqueur de refléuri
pour cœurs endoloris.



illustration Aartus

ANGELE CASANOVA

Vois la mer

tu cherches un truc à dessiner les gens bougent plus vite que ton stylo alors tu lèves le nez retourne ta tête à l'envers et regarde le plafond il te saute aux yeux tout près du panneau des toilettes il en indique la direction bonhomme à jupe bonhomme à pantalon qui suivent vers ce mot gravé là avec quoi clé de contact couteau cutter ce mot SEA see vois
la mer
au plafond

les garde-fous dégagent une bande de vide par le bas invitent au danger au saute par là les enfants les frôlent en riant ils font le tour du cinéma à mi-hauteur les gens passent derrière quadrillés ficelés comme des rôties

la goupille bleue indique un extincteur à eau je suis assise à côté de lui sur un plot de béton si quelque chose se passe je tire sur la goupille j'enlève le plomb je me lève en attrapant l'engin par le col et j'appuie sur la poignée de la lance la mousse compacte noie de bleu le hall les écrans muraux la font clignoter c'est une mousse très cinématographique

des lignes se croisent électriques je suis leur tracé et le prolonge jusqu'au Liban où ce camp croule sous les lignes clandestines à travers ruelles elles l'irriguent il faut baisser la tête regarder devant soi ne pas se louper dans le hall du cinéma je passe sous les lignes qui ploient gracieusement à trois mètres du sol et j'entends distinctement quelqu'un me dire baisse la tête

ANNA MARIA CELLI

Extraits de l'ensemble *Les amours sourdes*

1

Baisers épars
Mains avares
Tranchant de la langue
Son œil
Une boule de cristal
Où tournoient les aigles du désir

2

Mon ventre en écume
Contre ton flanc de sable
Une algue ennuage un cri de lumière
Légère

3

Chute de la dernière feuille
L'arbre
A tremblé jusqu'aux racines

4

De ta bouche dernière goutte de sang
Pâle peau papier de riz
Ton visage retourne à la poussière

5

Je ne t'ai pas vu arriver
Tu ne m'as pas vu partir
Étais-tu arrivé ?
Suis-je partie ?

6

Hâte de toi
Hâte de me mentir comme tu respires

JEHANNE DE CHAMPVALLON

J'entends Maupassant siffler dans les branches du saule pleureur

J'ai loupé mon train.

Au train ou vont les choses, je peux tout aussi dire que j'ai raté ma vie. Vagabonde petite âme dans l'air brumeux de novembre, même le train n'a pas voulu de toi.

Et mon visage, désormais, celui de l'échec s'avance meurtri avec l'air d'être affligé par sa propre laideur.

On ne se doute pas de la force de la SCNF, à quel point, elle peut changer le monde.

Rejeté par son instance, le paysage se défigure.

Le ciel laiteux me cache volontairement son soleil, appuie sur mes paupières pour que je reste dans le noir.

Les oiseaux crient mon infortune, ils ont le foncé de mes cils et de la traînée sur mon visage blanc maladif.

L'air s'agglomère des horreurs contenues et distordues de l'Histoire, des relents de ferraille serpentent sur mes narines.

Mes pas devenus maladroits ne savent plus où aller. A quoi bon marcher droit quand on n'a aucune destination ?

Et des yeux sombres me regardent et j'entrevois dans une opacité qui est celle de la honte de l'abandon, (je suis le chien de la SPA qui reste dans sa cage sale, que les gens regardent rapidement avant d'aller voir ailleurs, qui espère beaucoup et puis plus du tout, je suis celui qui est voué à la piqûre ou va savoir, à être démantelé pour finir en bobun), des jeunes filles collées se murmurant à l'oreille quelque chose qui me concerne et qui les fait rire, on baisse la tête pour voir ma lamentation des pieds à la tête, je ne suis qu'une funeste plaisanterie de moi-même. Ma propre caricature. Et voilà que je marche sur un pied, qu'une valise me cogne.

La gare devient les entrailles de l'enfer où la chaleur du diable est remplacée par les haleines fétides des gens en attente perpétuelle.

J'ai loupé mon train. J'ai fait ma valise pour rien. Pourtant, j'y avais mis ma crème qui sent la vanille, mon parfum au musc, de la dentelle de fille, des bas, du talc, des robes, du khajal.

Le professeur m'avait dit: Tu me diras où et quand, si tu ne réponds pas, je ferai de même à jamais.

Le train devait m'y amener.

Je devais arriver à la gare, marcher jusqu'à chez lui, entrer. Il devait passer ses bras derrière mon dos, les monter dans mes cheveux, tout en tenant ma nuque et m'embrasser. Il devait m'enlever les vêtements que j'avais mis si longtemps à choisir. Il devait faire vivre ce corps, renommer ces parties qui n'ont de sens que lorsqu'elles sont touchées, que mes seins soient autres que deux bosses, que cette peau porcelaine soit autre que ma carapace, que mon entrejambe soit autre que ma fertilité.

Je devais me donner mais la SNCF m'a tout pris.

LAURENCE CHAUDOUËT

Longtemps tu marcheras sur une route pavée d'abeilles
Les yeux morts l'esprit vaquant à ton absence
O pauvre fou ta vie vacille au fur et à mesure que ton pied danse
Entend la musique
Paradisique qui s'élance
Est-ce ton corps qui traîne est-ce ta mémoire qui s'emmêle est-ce ton esprit qui
divague
Sur les chemins battus par le soleil tu courras vers la flamme
Et ton tout petit amour fragile roule à tes pieds comme une feuille morte
T'apportant le bruit indicible du ruisseau d'or
Qui fuse entre tes yeux
Pour t'apporter l'oubli

Quand nous marcherons sur les grandes étendues de sel
Aurons-nous besoin d'un autre miroir
Que celui de nos traces
Effacées par le soleil

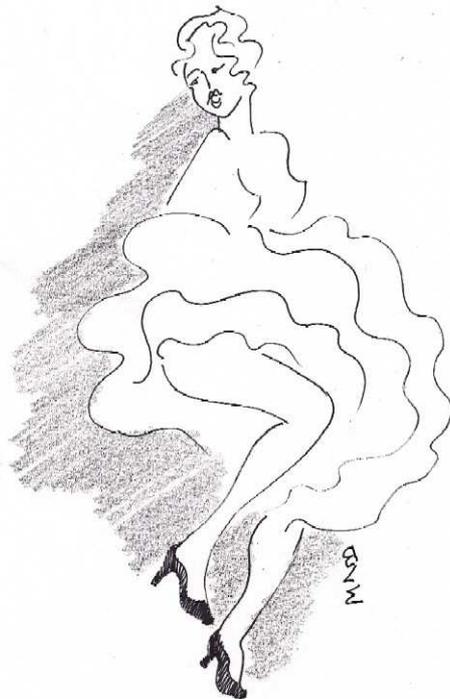


illustration Barbara Le
Moène

ANNALISA COMES

du recueil inédit *À Versailles*

Vertige

C'est quand le jour monte
– la nuit passée –
Toute la ville ici se tait :
le monde ordonné reprend son cours
sa course
et ses pas.

Alors il y a des fentes
des coins
des morceaux
où le noir glisse.

Les eaux

S'ouvrent
en baie
derrière
brousses et buis.

Fatigués, assoiffés –
les touristes soulèvent leur chapeau.

L'air est froid

L'air est froid
et les fontaines révèlent des mousses –
le corps brun du feuillage où
roulent avec peine les
les derniers poissons.
Voici ce qui se passe
à la grande rentrée d'automne.

MURIELLE COMPÈRE-DEMARCY

Ton réveil redescend de ton rêve
secoué sur ce chemin qui monte
vers les ailes du soleil et les règlements
de compte
jusqu'au tournant
d'une nouvelle saison

Dans la cendre et les buissons
d'une parole humaine
le poème allume
le hallier des oiseaux
tisonniers de braise et de plumes

Le grumier avance
en route vers l'image de l'arbre
son ombre
se colle
à des larmes de sève
déjà de papier

déracinée
l'aile du ciel chavire
dans le feu des blessures
la tête de l'oiseau-lyre
hurle-lyre
au sortir de l'écriture

L'iris à ses fractales allume ce printemps
et la porte qui s'ouvre au fond de ton regard
a ôté de l'attente des pétales du sang
pour ne garder du cœur
que la circulation du vent

COLETTE DAVILES ESTINÈS

Epis d'orage

Dans la nuit, l'orage
a mâché le blé
Son mufle de bourrasque
a tout ébouriffé
froissé, échevelé
Ça faisait des épis
Mais intact, en lisière de pré
du foin en bigoudis

Ici

Le silence coule comme une rumeur
Embardées de vent dans les trembles
Je m'approprie le soir boisé
- la part rauque des chevreuils -
Et j'ai la clef de la rivière



illustration Flora Michele
Marin

SANDRINE DAVIN

Gris, gris, gris...

De ma fenêtre le ciel est gris
Des gens se pressent je ne sais pourquoi
La rue est remplie de débris
Et les chats hurlent sur les toits.
Je suis enfermée dans ma chambre
La musique inonde les murs
Est-ce le mois de mai ou décembre
Je ne sais plus, je te le jure.
De ma fenêtre le ciel est gris
J'ai la tête farcie de pourquoi
Mon intellectuel est tari
Une cigarette me tend les bras.
Plus rien ne compte, je divague
Le soleil peut pointer son nez
Je lui dirai peut-être une blague
Ou l'inviterai à dîner.
De ma fenêtre le ciel est gris
Je vais refermer les volets
Entends-tu la petite souris
Te chanter un petit couplet.
La mélodie s'est égarée
Quelque part au fond de la nuit
Ma chambre je veux redécorer
Pour emmenotter tout ce gris.

OLIVIA DEL PROPOSTO

Je me souviens qu'avant, il n'y avait pas plusieurs chemins.
Pas de porte.
Pas vraiment de besoin.
Pas beaucoup d'envie.

Je me souviens qu'avant, il n'y avait pas de question, pas de réponse.

Je me souviens qu'avant, il y avait des problèmes, mais pas de solution.

Je me souviens qu'avant, il y avait hier & demain. & qu'aujourd'hui pesait lourd.

Je me souviens qu'avant, je me souvenais de tout.
Je voyais tout.
Je comptais tout.
J'attendais tout.

Je me souviens qu'avant, le monde était tout petit.
Il y avait une maison, un jardin, deux arbres & trois rosiers.

Une rue qui passait devant, mais bon.

Les rues. On ne sait jamais où ça va vraiment.

Avant il y avait des limites.
Des contours.
Très nets.
Des tas de murs de pierres avec des campanules violettes accrochées dessus au printemps.
De la Valériane aussi. Plus tard dans la saison.

Mais bon, les saisons.
Ça fout l'camp.

Je me souviens qu'avant, il y avait un bout de la rue.
Avec un grand portail & des chevaux derrière, & juste avant les chevaux, un STOP.

Je me souviens qu'avant, il y avait un STOP à chaque coin de rue.
A chaque coin de moi.

Je me souviens que je suis à deux pas d'avant.
Que j'ai oublié les questions les problèmes, hier & demain.
Je me souviens que j'ai oublié la rue, la Valériane, les chevaux, les pierres & les STOP.

Je crois que j'ai arrondi mes angles.

Je me souviens qu'aujourd'hui c'est bien.

& que la Valériane, ça sent vraiment trop fort.

Sur la table de la cuisine

Moi, le poisson, je me trouve
sur la table de la cuisine.
Je serai fendu en deux, je serai dîner.
Puisque j'ai aimé ces hommes effrayés
qui se mettaient debout quand on leur demandait
quelque chose, les sages cachés, qui
gagnaient leur vie en portant des gravats, le
bourgeon qui a éclaté en plein visage
avant de fleurir, puisque
je parlais à travers les fibres
de la fatale *omertà*, à travers des esprits
fortement agrippés l'un à l'autre dans la consigne,
je parlais là où tout le monde se taisait
et ma voix était celle d'un être humain,
mais elle n'en avait pas le droit. Ils vont me trancher
pour que je reste poisson.

Le matin et le coucher du soleil à mes côtés

Moi, l'aveugle qui vit sous terre, on ne m'a pas oublié.
Moi et mon univers de mirages et les papillons transgéniques
et la valise à prophéties et le pain d'épices. Je jouais
à la chrysalide parée d'images nuageuses –
elles allaient périr en même temps que mon cycle vital ;
personne ne les intégrera dans son code génétique.
Qu'elles restent un rêve.
Souvenez-vous du matin et du coucher du soleil à mes côtés,
du dîner au bord de la mer. J'étais otage,
je m'éparpillais dans les dieux microscopiques surgis comme les fils de la Vierge
sur les bords duveteux de mon être, de la robe
qui me défendait, qui sauvait mon visage secret,
de la cruelle transformation du verre en sable,
du rêve dans la vie.

MIREILLE DISDERO

Apprendre la chaleur

Il faut apprendre la chaleur, au cœur du Vietnam, en été.

Le skaï du taxi colle à la peau depuis que la clim ne fonctionne plus. Accroché au rétroviseur, Bouddha format de poche danse au bout d'une ficelle. Et chacun fait avec, des rêves assoiffés d'iceberg dans le regard.

Hanoï et sa montagne de Jade nourrissent la légende d'une tortue apportant paix, bonheur et réalisation des souhaits les plus fous. Mais peu la distinguent, dans les algues mouvantes du lac *Hoan Kiem*.

Le jour et la nuit, les scooters italiens envahissent la chaussée, comme autant d'oiseaux furieux grondant au feu. Mais quel feu ? Un mirage. Et pendant qu'on quitte la ville, les yeux collés à l'apparition magique du Fleuve Rouge, tout là-bas, on cherche à retenir la cité entre nos doigts. On espère ses vélos couverts de sacs de riz, de fleurs de lotus, de paniers d'osier à vendre sur un bord de trottoir défoncé. On attend ses marchands au chapeau conique sur les yeux et à la planche inclinée. Cette agitation, les cafés et la couleur de peau du soleil, dans les rues à l'odeur de savon.

Il faut apprendre la chaleur, l'accepter, la boire et s'en faire un tissu de saveurs sur le corps. Apprendre à se vautrer dans la délicatesse, contempler ce qui traverse le beau visage du chauffeur, dans la moiteur. Une goutte de transpiration, à peine, semblable à la nôtre, frères humains, et ses mains agrippées au volant comme des clés pour passer le seuil.

On peut dès lors entrer ici, tracer sur le bois une histoire à l'encre transparente, avec l'eau, le vent, la lumière et le feu intérieur.

Été 2013 (Hanoï, Vietnam)

EVE EDEN

Face à la mer, les embruns
Les parfums dissolus
Sous l'ondée passagère
Les nuages cerclés d'un bleu
Qui chavire vers le gris
Les ombres furtives
Ailes évanescentes
Dans un ciel orageux
Les nuages tournoient
Ils sont graves
Et grondent par instant
La nature prend sa douche
Bouche ouverte
Gorge offerte
Je m'abreuve à tout-va
Le bonheur ruisselle
Sur le sel de ma vie
Vacances
Le temps des espérances
Des promesses avenantes
Je suis sur le rivage
Sur les traces d'un rite
Amoureux
Qui perdure
Année après année
Ça revient chaque été
Ça prend de la valeur
J'en fais mon quotidien
Mon hymne à la vraie vie
Ma chanson délicieuse
Ma face bienheureuse
Mon revers élégant
Mon atout permanent
Ma touche inévitable
Ma signature vocale
Mon refrain avenant



Guenolée

illustration
Guenolée Carrel

CELINE ESCOUTELOUP

L'air dans ma bouche

J'ai regardé ton visage, il était à la fois immense et minuscule. Je n'ai pas su comment le peindre. Je me suis élancée d'un coup dans tes bras comme une enfant marchant à peine, pariant sur le fait que ma chute saurait attendre l'ultime point d'arrivée. Les deux grandes planètes noires qui s'allument dans nos yeux à la nuit tombante, tu avais beau les vouloir vides, elles clignotaient fort. Trop fort. Je ne respirais plus.

Tu as pris mon crâne entre tes mains, et tu l'as reposé délicatement sur le lit comme un fragile bocal de verre. Je voyais passer, dans la rue par la fenêtre, des poèmes en pyjama. J'étais prise de torpeur, de maladie, de chaleur et de sexe à la fois. Tu as mis tes lèvres sur les miennes, et tu as pris une longue et profonde inspiration, et tu as rejeté l'air dans ma bouche, et tu m'as ordonné de faire de même, et avec toi, en rythme, régulièrement, encore, encore, encore.

Nous attendions, au milieu de l'hôpital, qu'un médecin me sauve, mais nous ne savions pas de quoi, mais nous savions déjà qu'être brûlée de la sorte en pleine lumière ne serait pas de son ressort. Dans tes mains, se tenait mon visage, ce lieu que pour toi je campe, tu voulais serrer contre toi toute la peau de mon âme. Tu avais peut-être une petite chance, car folle d'amour, elle était juste là dans les petits os minuscules des cartilages, au bout du nez, autour des tempes.

J'avais décidé que je me pendrais aux étoiles pour toute la vie et je venais de comprendre, tout juste, ce que cela voulait dire. J'étais montée trop vite, trop haut, comme un petit colibri propulsé au zénith. Ton front contre le mien, tu surveillais mon cœur déglingué, et moi, j'essayais simplement de rester, et respirer, et respirer, et respirer. Debout dans la salle d'attente des urgences, nos deux corps se repliaient l'un contre l'autre comme deux petits origamis. Ces deux petits origamis que l'on avait déjà tant dépliés, étendus, pliés et défroissés, se racontaient leurs souvenirs communs, alors que nous, nous ne disions plus rien, moi, toute occupée à être et persister et à t'aimer, et toi, à m'aimer, à être et persister.

Nuits d'été

Je me souviens de ces nuits d'été sans fin où, en plein cœur des nuages de moustiques au bord de l'eau, indifférente, j'écrivais des poèmes. Aujourd'hui, je pourrais bien y rester, en plein dans le nuage, en les sentant voleter, me piquer, supporter ces chatouillements insupportables et leur laisser ma peau sans écrire un mot. Juste en pensant, à nous, toute entière vouée à ma perte. Je pourrais même me laisser poursuivre par des milliers de moustiques en courant nue toute la nuit. Après tout, c'est toujours mieux que par ton fantôme, et je peux espérer que cette douleur-là cache un peu la première.

L'air de rien

Composer, détruire, recomposer, raturer

La lune ne dérange jamais l'ordre du ciel
Elle passe
S'allonge contre les vivants
Provoque, l'air de rien, vents et marées

Et puis regarde
Et puis sourit

Elle inspire

Elle expire

Se coule, d'un murmure velouté, dans l'univers

Fait se rencontrer : dessous
Et : au-delà

Répand, comme une pincée de sel, les cris du creux des nuits

MARIE EVKINE

Nikki

Il est tard, au moins midi. Le soleil s'est levé depuis longtemps sur la ville, la chaleur a envahi la chambre. Au loin, on entend les bruits incessants du métro et des voitures. Nikki s'étire longuement sur le matelas humide de sueur. Elle se lève, elle n'a pas faim. Un thé, une cigarette et un peu de musique.

Après la douche, elle enfle un jean très moulant, un joli débardeur blanc près du corps et une chemise. « Pas mal », sourit-elle au miroir.

Elle doit se rendre au grand supermarché faire des courses pour ce soir.

Nikki franchit l'entrée de la structure moderne et anonyme où les touristes sont nombreux, émerveillés par tant de gadgets, d'objets étranges et de tissus.

De quoi manger, de quoi boire après le travail. Et quelques accessoires, quelques objets qu'on lui a demandé de ramener. Après ces achats, elle s'arrête à un coin de rue pour avaler un léger repas. La chaleur est devenue accablante, moite, puissante. Elle rentre, se débarrasse des courses, s'étend devant la télévision. Encore quelques heures à ne rien faire, à laisser son esprit vagabonder. Elle songe aux rencontres d'hier, ce gentil couple timide et curieux. Et ces deux filles souriantes qu'elle espère bien revoir.

Son réveil sonne. Elle s'était endormie sur ces jolies images.

Nikki enfle un blouson de cuir. Baskets, débardeur, ceinture à grosse boucle de métal.

Elle prend le métro. Sa boîte n'est pas loin, elle y dépose les accessoires, sort ses prospectus, embrasse sa copine qui se prépare et retourne se placer à l'angle de la rue.

On est à la fin du mois d'août, Bangkok attire les touristes. Nikki sourit. Ce soir, ils seront nombreux à venir voir les *Pussy show* de Patpong.



illustration Sabrina
Cerisier

JACQUELINE FISCHER

(in *les chants du mal d'aurore*, inédits)

Mythe au logis

Une Lamie noire
me pousse sur un tapis sans faim
La pythie est imprévisible
La harpie prie, décoiffée
Les stryges psalmodient
des cantiques pervers
Les Parques ont délaissé
leur enclos temporaire
Demain ne sera plus jamais
qu'une prophétie mensongère.

Percée à jour la fenêtre se retient au bord du jardin, toute chavirée par la tempête
Les bruits de la maison basculent sur le gravier : cris, murmures, grincements de
portes au chant mal placé,
Des marches de l'escalier des esprits s'évadent
La rosée n'y voit goutte.

(in *le cahier débrouillé*, inédits)

De tout ce que nous sommes
j'aime ce qui se brise
Des miettes de ce pain
au partage interdit
Aperçus de chair rance qui n'ose plus
le don
et se voile, fesse et face
derrière les déraisons
des mouches à rhabiller
dans de mortes saisons.

Poème pour

Être en lien
Avec vous qui me lirez
Vous qui vous lirez
Dans mes lignes
Déjà vôtres
Poème pour vivre
Tranquille et sûre
Du chemin des mots
Des mots qui courent
A l'intérieur des livres
Des mots perchés
Sur les voix
Qui les croient
Qui les transportent
Pour qu'ils se baladent
Infatigables globe-trotteurs
A l'affût de vous lecteurs
De vos yeux curieux
De votre coeur
Tendre est
Le corps des mots
Encre qui entre en vous
Vagues d'images écumantes
Vagues de symboles
Délire du sens
Ivresse
D'images
Pas si sages
Poème pour
Être sans colère
Vertu pacifique de
La récréation des mots
Distribués par le vent
Vieux complice
Vous là-bas
Avez-vous perçu
La malice subtile des mots
Qui se cherchent se chahutent
Se bousculent se taquent
Pas toujours gentiment

Les mots les mots
Les morts
Parfois il faut le dire
Ils sont morts... les mots
Et moi fatiguée je me tais
Loin de votre amitié
Loin de la page
Endormie
Je rêve... je rêve
D'histoires improbables
De paysages sans outrage
De sentiments incertains
De tendresse imaginaire
A l'aurore transfigurée
Je cherche mes mots
Pour vous révéler
L'extraordinaire
Des rêves
Poème
Pour
Filer
Tisser
Tricoter
Entre nous
Une belle laine
Une vaste couverture
Qui nous tient chaud la nuit
Dans le lit calme des solitudes
Hisser la voile blanche sur l'océan
Pour vous émouvoir sans vous voir
Vous comprendre sans vous prendre
Vous reconnaître sans vous connaître
Vous transpercer sans vous toucher
Vous savoir de la même famille
Est-ce celle des sensibles
Des écorchés vifs
Des ultrasensibles
Des mélancoliques
Des amants des mots
Des rêveurs de beauté
Des faiseurs de couleurs
Des chercheurs de paradis
Des découvreurs de paradigmes
Je ne sais pas je ne sais presque rien
Une seule chose à présent m'importe
Voici pour vous ma joie des mots
Ma joie d'aimer

Poésie dégagée

Pas de poésie engagée
Dans la pensée unique dans la propagande
Dans les foules morbides qui suivent les fous
Dans les lâches subordinations aux nantis
Possédant d'insupportables richesses
Décidant de tout jouissant de tout
Surtout d'asservir la multitude
Pas de poésie moutonnaire
Subventionnée
Naïve
Cache misère
Opium des peuples
Prête à porter à consommer
Démagogique antalgique hypnotique
Pas de poésie pour endormir bébé
Pas de poésie universitaire
Reconnue du réseau
Des élites
Snob
Rien de tout cela
Je traque une poésie dégagée
Dégagée de la norme de la pensée commune
Une poésie libérée libératrice anarchiste
Rebelle désespérément belle
Partout isolée au milieu de nulle part



illustration Sabrina
Cerisier

CHLOE GALLAND

C'est...

Parce qu'elle aime être en avance
Parce qu'elle ne pouvait pas juste rester là
Parce qu'elle n'a pas voulu se demander seulement pourquoi
Parce que les amères contemplations sont autant d'horizons vides
Et que ses univers regorgent d'illuminations morbides
Frappée en plein cœur, là où l'autre la touche
Lui disant qu'elle ne se fie plus à ce que cherche sa bouche
Autant d'horizons glacés où se lève le jour-lumière
Soleil rédempteur faisant des constatations sévères

Sans Titre I

Ça me fouette le visage
Ça hérissé mes cheveux
Ça me fouette la voix
Pour ne pas me faire parler
Ça obstrue mes pores aussi
Pour ne pas les faire jaillir
Ces couleurs au-delà des ombres
Ça broie certains de mes membres
Et me laisse l'envie de suffoquer
Je ne me débattrais pas
Alors ne me le dis pas.
Ne me dis pas qu'il est temps de grandir
Et d'oublier
Une enfance et le fait d'être née
– Comme par mégarde –
Alors, ne me le dis pas,
Je n'ai pas envie de courir
Je n'ai plus envie de fuir
Et ça me broie certains de mes membres
Ça atténue la chanson
de la plaisanterie
D'être là et pas ailleurs
Ça me fouette le cœur,
au bord de la nausée,
Pour avoir respiré
Un peu trop de décombres
Poussière verdâtre qui s'encombre
De petits restes de « toi »

CATHY GARCIA

(in *Mon collier de sel*, inédit)

Déboyauté

une maladie
débilité chronique
désespoir colossal
cyclone dans le cœur
marteau dans la tête

allogène
étrangère
à tout
à tous

à chercher en vain une place
pour laquelle il n'est point besoin
de lutter
mordre tricher
trahir sans cesse

le monde m'écorche
vous m'écorchez
mes semblables
faux-semblants

coups et blessures
leur pesant de plomb
ouvre des failles
gargantuesques
où la chute
n'est qu'un début

un néant muni de crocs
et des kilomètres enrubannés
de viscères non-communicantes

Goudron

rage crève-cœur
pleurs en sourdine
orages et ruisseaux
gros de rancune

sol dérobé
l'amour est un borbier
où le plaisir s'enlise

bon sang à quoi ça sert
se tordre ainsi les nerfs ?

rage crépite
yeux pissent noir
tant de sel sur la soif
tant de promesses
au désert

le vent comme une grande baffe
et tout fout le camp à l'amer !



illustration Barbara Le
Moène

ODILE GATTINI

Au sommet d'un arbre
s'évapore une pensée.
Alerte.
Viser à plat l'étendue
de mon regard.
Cibler au plus juste un sentiment.
Lointainement une absence
être absente au monde.
De mon hêtre, je fuis...
Pensées soutenues
celles d'un envol.
Alertée, s'évader.
Le ventre consigné,
la pensée malaxe
mon regard.

La question surgit
scintille un mouvement,
agir, taire ma langue ?
Si demain, la fuite s'emparait de ma silhouette ?
Si chassée, la peur distillait le feu de l'échappée ?
Courir à travers champs,
braver la fougue du vent
mouiller le corps de ma tête,
retenir la lueur de ma voix,
Alerter l'amical réseau.

Sans prévenir,
Demain fugitive, l'élan poussera
au dos de mes épaules,
oiseau migrateur,
je déploierai la vive énergie
de l'Aurevoir
parée d'une auréole
– quitter l'ici
et de plumes assemblées,
l'œil orienté,
je partirai.

NADIA GILARD

L'ébréchure

Quatre pleines lunes ont passé, et le souvenir se froisse, les plis deviennent plus nombreux. Aujourd'hui, j'ai décidé de l'aimer pour deux, puisque la contagion n'est pas en résonance.

Sa main passe et il ne se retourne plus. Comme un accroc à mes robes, la rougeur des joues s'effarouche. Il me faut me battre pour que le temps n'emporte pas, n'enlève pas les images de cet homme grand et beau, dans la buée, dans le frisson, dans la pluie.

Les mots tombent. Je disparaissais dans son image. Des courants d'air dans la maison où la musique joue comme si elle était lui. Ces souvenirs je vais les broder pour que sur ma joue batte encore son amour, ses yeux brillants et sa voix. J'inventerai ses mots qu'il ne dit pas pour avoir moins froid. Je mâcherai ses baisers à la menthe. Cet homme est devenu le temps où sa couleur me saigne.

Dans le silence des bulles du poisson et du ciel gris, le passé se ride. Comme une peau, le souvenir, se pèle, se sèche, se rétracte, l'écart me précède.

Perdue dans ses cheveux ; aux airs de rose, je suis l'ébréchure de la tasse.

Il faut se battre contre le vent qui emporte, contre la morsure qui rend la plaie au cou toujours vive, il faut se battre contre le silence, contre le retard, contre l'oubli. D'une vie blutée, je ne veux pas. D'une course après l'homme, il ne faudrait pas.

Les portes claquent à mon dos. Répondre ce qui est vrai, sans romanesque ni emphase, l'homme n'a jamais cru le précis de mon émotion, un naufrage sans doute trop grand. Sans unité de mesure.

Dans une maison vide, près des tiroirs ouverts, dans le fatras des étoffes, je retrouve toujours son portrait. Le cœur bleu, je m'attarde. Quatre pleines lunes et le ciel déjà trouble, il me faudrait me désenvoûter du rendez-vous.

Un jour, j'ai entendu de lui qu'il aimerait être l'homme qui me fait écrire. Il a oublié. Mes mots pour sourire sous son visage, mes mots pour embaumer les plaies ouvertes, mes mots pour l'homme de silence. Il a oublié. Il a oublié. Il a oublié.

MARY GRÉA

A Rocio Molina

tes mains font signe à l'oiseau enfermé dans ton cœur
de sortir de sa cage
il bat des ailes à l'intérieur
troue ton corps
s'envole
te libère
comme l'homme de *La Montagne sacrée* renaît

tu portes un pantalon noir
cigarillo au bec
tes cheveux sont longs
tu frappes le sol
tu fouilles
ce qu'il peut bien y avoir
dedans
dessous
tu te déplaces
fièrement
tu agrandis l'espace
chant guitare et palmas t'accompagnent
expriment la *dolor*
toi avec la danse du dedans
celle de la gitane
à ton tour tu infliges la blessure
mais cette fois
tu dépoussières le rouge

sur le bord de la fontaine
tes pieds nus déroutent le béton le sable l'eau

tu te chausses
de castagnettes
tu claques l'air que l'on respire

ce que tu aimes par-dessus tout
c'est le son de la pioche qui laboure
sous la serre près de l'homme qui débusque la terre
tu enfiles tes chaussures de danseuse
tu enfonces tes pas dans les cailloux
tu prépares ton envol
bulería
bulería
bulería
pantalon noir
cigarillo au bec

MICH'ELLE GRENIER

Nipponerie

Au vent fripon du mois de Mai
Mon amant Nippon me courtise
Il neige, belle surprise
Sous les cerisiers fleuris.
Je ris, couronnée de pétales.
Amoureux de la beauté,
Mon poète aux yeux bridés
Compose de gracieux haïkus
Qu'il susurre dans mon cou.
Et voici que je m'extasie
Hamutashi, je me japonise.
Mais ma faim de lui s'aiguise,
Dans mes prunelles un incendie
Un brasier qui se volcanise.
Telles les neiges du mont Fuji,
Sur son carnet il s'éternise :
« Fleur de cerise
La cueillir quel dommage !
La laisser quel dommage ! »
Est-il un amant incertain
Faudra-t-il que je le déniaise ?
Le printemps voltige à mes lèvres,
Le couvant de mes yeux braise
Je hausse le ton d'un dièse :
Mon ami, allons voir
Vos estampes japonaises...

DELFINE GUY

Cimmérienne

Couleur chair de
 toi qui cherches,
affilant en marge des steppes
l'herbe frayée vers quoi
la prédestine l'audacieux
tambûr : mer Noire
et audace sans terme
servent ma danse matricielle,
roulis d'eaux jusques à terre,
métonymie de corne,
brèche ou cri,
la bouche ne renonce pas à chanter.

Ardent chercheur et
pierre-soror
se dressent face
 aux peuplades de la Nuit.

Reims, mai 2016



illustration Sophie
Wexler

GENEVIEVE HALFTERMEYER-PAWLAK

L'océan salé

J'ai enlacé l'océan de tous mes bras
Saisi à pleines mains l'eau salée
Pour n'en pas perdre une goutte
Recouvert de mon corps
La nappe d'écume blanche
Les poissons dansaient
J'ai englouti les crustacés
Qui glissaient sous mes dents
J'ai avalé l'eau jusqu'à plus soif
De mes yeux jaillissaient
Des torrents de larmes
Bonheur incommensurable
Cascades de sensations
Indéfinissables
Jusque-là inconnues
Mon visage ruisselait
Ma peau suintait le sel
Je tenais prisonnier
L'océan tout entier
Qu'on me laisse tranquille
Qu'on me laisse rêver
Qu'on me laisse me noyer !

ANNIE HUPE

Chorégraphie des
Sirènes argentées
Imaginerais-tu
Les draguer ?

Le bavardage
Des gargouilles
De granite
Te dégrisera.

Saigner les
Blanches Aragonaises
Fait rougir
Les marguerites,
Une graine
D'oranger
Les regarde
Agoniser, narquoise.

Chaude Afrique, j'opte :
vole bon migrateur.
Libre, franchis cinq camps,
dix, vingt donjons
sauvage bernache que je m'emploie à fêter.

Autre versant

Sur la colline calcinée
où nul ne recule,
renoncer à l'ancolie
au narcisse, à la rancune,
rallier l'écorce et la ronce
se concilier les cailloux
la carline, la colère.
Accueillir au col

l'inconnu.

1

Ces mêmes territoires du désir et jamais d'autres passeports. On traverse aux identiques gués, à cheval sur le bruit de nos pierres. *On s'oublie, on se souvient.* Suffirait de trouver le fermoir pour étrangler notre cercle. Nœuds coulants de l'encre. Il y en a plein la ligne. Voyelles et boucles, des pendaisons mobiles. Patères de lianes où valsent nos bras acrobates. Je pose sur toi la fièvre, les morsures. Accès inchastes de l'écope. *On s'oublie, on se souvient.*

10

Dans l'égouttoir du matin, quelques grumeaux encore. Les lambeaux de coronaires du petit cœur égrugé. Le reste à l'évier. Passoire propre. J'endimanche mes conjonctives de perles neuves. Pourritures d'une réalité ivre.

11

Sur la marche palière du baiser je fais de la maintenance flageolante. À titre indicatif, il y a friture d'oisillons sur la ligne. Le télégraphe est à la peine avec les injonctions de brumes de la saison. Le facteur en plein boycott, boîte vide. On n'y comprend que dalle, ce sont des cartes à trous et l'orgue plein de barbaries. Personne. Cela.

30

Relever le défi de l'arbre. Pointer toujours du doigt un ovni. Dieu passe le dimanche dans les couloirs du vol. Je lève la main. Il accepte mon poing. Roquette en fruit de feu. Question toujours sans réponse. *Je laisse couler.* Quand Dieu se dissout, il y a quand même dans le ciel des traces effilochées de nuages.

43

Inspiration. On se découvre des muscles intérieurs, peut-être, des corpus striés qui actionnent une chaîne de production, se découvre un ventre envers dont la musculature tend, retend, contorsionne la parole. Usine à fond. Sur le papier pas grand-chose, une bogue qui échoue. L'essentiel de la fabrique sert à nourrir la fabrique. Livre enfin. L'aube est un lieu encore avide. Rien personne. L'expérience de la chute dans le puits mystérieux, la renaissance, est à faire à nouveau et, foison ou désert, le ventre va me faire vivre.

CLAIRE KALFON

L'aurore est double

Dans l'intervalle ecchymosé

Monter sur la pointe des pieds

Et poser la joue sur la ligne de crêtes

Il y a l'envers du décor qui gratte

Et les coutures qui craquent

Mais quelqu'un chante

En glissant le long

Des pentes accidentées

Le crépuscule

Est resté coincé

Dans l'horloge aphone

Et je n'ai pas de pile

Pas de ruse en réserve

Juste du temps

Qui déploie ses ailes

Dans la chambre claire

INGRID KLUPSCH

Extrait de *Le Saule d'Ophélie*

Colère

Ma tête est une mer déchaînée dans laquelle les vagues violentes
surgissent brutalement comme un monstre informe
Là-bas à l'horizon brillent les étoiles jaunes des profondeurs sombres mes
larmes de cristal devant le ravage je ressens le vertige
L'orage gronde avale écrase les perles humides blanches bavardes
tout éclate dans ma tête folâtre j'observe les parfums de l'horreur
L'explosion du malheur bouscule les bateaux noirs les étincelles brûlent
les rochers rouges le bruit sombre et noir tonne dans l'étreinte glaciale
Les étoiles qui scintillent devant ma souffrance pleurent d'impuissance
Des présences brumeuses ébranlent les vagues s'engouffrent dans les
voiles légères grincent
La mer se retourne dans les méandres de mon cerveau paysage de
douleurs de pluies noirâtres de nuages qui craquent les mâts se brisent éclatent
je ne vois plus que ruines dans le vacarme des rafales monde englouti en
cendres dans les décombres
Les fantômes chantent un memento funèbre ils rôdent de leurs voix
mystérieuses
Et lorsque l'orage s'estompe je sombre dans un cri d'effroi

M'emportent alors
dans un colossal évanouissement
les démons de la Folie

Hypocrisie

De leurs manteaux argentés les cloches imposantes lancent des regards sur le
monde faisant voler de leurs ailes imaginaires les messages d'amour
tendres enjôleurs chantant le bonheur des jeunes fées
Mais le paysage calme et doré entend les discrets ressentiments peint des
couleurs de ses doigts chatoyants jette son empreinte sur les gestes cachés
Attention fidèles naïves jeunes filles écoutez la nature poète méfiez-vous des
vers d'amour adorés
Ne voyez-vous pas les soucis les mensonges cachés sous une feuille d'or les
faussetés font le guet prêtes à bondir sur les moments innocents magnifiquement
délicats fragiles pour dérober les espoirs et les souhaits endormis sous des songes
merveilleux d'étoiles d'or

Sur le chemin sinueux de l'amour
aux bordures maléfiques
le noir coquelicot
rôle

CHLOE LANDRIOT

Mon ami quel océan
Laisse-toi toucher
Mon ami laisse-toi toucher là
Quel océan
Sous le tissu de ton habit
Dans ta poitrine
Mon ami combien de temps
Crois-tu pouvoir encor tenir
Laisse-toi toucher là
A travers les embruns de ton front
Laisse faire
La houle incessante des mains sous ta nuque
Laisse-toi toucher
Laisse-toi toucher
Combien de temps encor crois-tu pouvoir tenir
Et retenir en toi cet océan de larmes
Mon ami quel océan
Laisse-toi toucher là
Mon ami
Laisse-venir à toi tous les oiseaux du jour
Les tremblements les coups la main de l'adversaire
La chance
Laisse venir à toi le souffle
De l'improbable Vie renée de ses décombres
Laisse venir les ombres
Les grands froids les morsures
L'amour
Laisse venir la nuit
La grande nuit qui ouvre et qui déchire en grand
La nuit qui te défait de tes abîmes
La nuit qui te fait toi
La nuit qui ouvre encore
Qui ouvre et qui déchire
Ce qui restait des lambeaux de ta peau
Et ta chair asséchée

Laisse venir
Que peut-il arriver ?
Qu'arrive-t-il jamais
Sinon la vie ?
Laisse venir la vie
Mais laisse toi toucher
Laisse-toi toucher là
Cesse de retenir
Laisse enfin l'océan déborder de toi-même
Et te remettre au monde.

BARBARA LE MOËNE

Croisière sur l'herbe

Je trace entre les troncs
— cordages invisibles —
et quand le vent se lève
me croire en bord de mer
une croisière sur l'herbe
où s'ancrent des buissons

Je cours dans la tempête
— invisible grand voile —
les cheveux en étoile
les poumons de nuage
comme un je qui s'envole
aux coins de l'horizon

Ode au vent

Le souffle s'est levé
la balance végétale
effleure les nuages
même la pierre respire

et je rêve d'exister
sur l'écorce de moi
le corps en baudruche
chamarré d'oripeaux

spores à tous vents
au tendre vent vivant
subtil ingénu
infini de variations



illustration Sophie
Wexler

MARILYSE LEROUX

Tu aimes
le ciel bleu de mer
sa clarté intacte
dans les fenêtres
d'après-midi

Bleu de vague
d'aigue-marine
ou de pervenche
prêt à passer la vitre
d'un seul bond

Cette certitude
de saisir le jour
dans le brillant
du verre.

Tout se courbe alentour
la mer et la plage
les arbres et le ciel

Nos pas forment un courant
à l'étrave du navire

On voudrait laisser une parole
sur tout cela – courbe elle aussi

Mais seul le silence remercie
ce qui avance avec soi.

Préface

I'm your Baby my dark wolf for ever and ever. I promise you take care of me as you know so much to do it.

You are my super hero and I miss you. I love you. You are so dangerous!

Your dangerous queen.

Le nom de la Rose

Dans cette éternité, c'est le nom d'un enfant né dans une rose avec des épines et du parfum, un parfum qui embaume le ciel de sa saveur étoilée et des griffes épineuses qui accrochent ces étoiles à la toile du monde, tels des graffitis sur un mur déchiré. Cet enfant est beau, c'est un garçon, son nom est inconnu, il ne le sait pas. Lui rêve, il vit dans un rêve, dans un antre deux mondes où les mondes parallèles se parlent, où les vampires sont des amis suceurs de sang. Il vide le sang des enfants sages pour les rendre calmes, il les aide en croquant dans leur cœur, ce pique est un trèfle à quatre feuilles où le carreau des forêts est entouré de brouillard, allée des sorcières terribles qui font peur avec leur balai dans les mains.

Tout ça c'est du grand bizarre. C'est le blizzard, le vent souffle et mord comme une gorgone. Ils volent dans les étoiles qui reviennent voir les yeux des enfants, des grands enfants, ceux de la peur, ceux qui souffrent, entendez-vous ceux qui souffrent, ils sont tous mes enfants. Ils ont un cœur bizarre.

Mon Franz, tu es l'éclair de ma pensée. Tu réagis sur mes idées comme une balle élastique qui ne s'arrête jamais. Tu finis toujours par rebondir, tu es mon complice dans cette vie tragique, tu es mon bal des vampires. Tu es beau et charmeur. Je suis à ta merci, merci. Tu es mon atout.

Ces enfants au cœur bizarre sont souffrants, sont si déchirés, écorchés de fièvre. Ils crient dans la nuit, écoutez-les crier dans la nuit, ce sont les enfants de la nuit des vampires qui hurlent, ils ne veulent pas devenir fous, alors ils crient. C'est un cri de détresse, un hurlement de beauté partagé par l'infini de la nature. La nature les choie, les a choisis pour qu'ils la représentent dans leur sensibilité, le ton sur l'océan tout effacé. Ils sont arrivés à lire dans mes pensées. Ils sourient, ils commentent ma souffrance. Je les laisse, ils me font rire. Ils effacent les ogres. Ils me croient comme le vol que j'espère pourtant comme des pommes, la pomme d'Eve et d'Adam.

J'ai travaillé longtemps. Ils m'aiment.

ANNE-MARGUERITE MICHEL

Ballerine

Un battement
Un pas
Le ballet
Est là !

Pointe, pointe
Et tourne
Et vire
Et cambre
Et stop !

Danse, danse
Ballerine
Danse, danse !

Ralenti,
Fais croire que c'est facile
Souris
Enchaîne tes pas.

Tombe
Relève-toi
Qui t'as dis
De faire comme cela ?

Danse, danse
Ballerine
Danse, danse !
Fais vibrer
Fais rêver
Pleure
Mais que nul ne le voit !

N'oublie pas
Que tout ce que tu as
Tu me le dois.

Danse, danse
Ballerine
Danse, danse
Tu es à moi !



illustration Guenolée
Carrel

ADELINE MIERMONT-GIUSTINATI

le tunnel

extrait de *Dora 77321*

le silence — le silence autour — le vacarme du silence autour

tu as soif de tes ancêtres — tu as soif de vent glacé — tu plonges dans le vent glacé
ton enfance autour du cou

les orifices traversent la musique — le lichen pousse dans les orifices

tu entends des labyrinthes sous tes pieds — le désert palpite

tu frissonnes — tu t'enivres du zéphyr — tu picores des pensées molles

tu entends des fantômes — tu entends des fantômes fleurir le long de ton dos

tu t'allonges dans les ruines — tu t'allonges dans le vacarme

la carcasse est en papier — la carcasse s'agrippe à tes cheveux — la carcasse
empoigne ton visage et fait naufrage

tu soupîres — tu t'exiles dans un couloir blanc

tu rêves de pluie — tu rêves d'une passerelle vers le jour

tu rêves de couleurs — tu rêves de pulsations légères

le tunnel écorche les visages — le tunnel écorche les mémoires — le tunnel brouille
les interstices

tu t'accroupis dans le silence — tu t'accroupis dans la danse — tu t'accroupis dans
l'arc-en-ciel

le tunnel détruit le temps — le tunnel détruit les racines de l'arbre — le tunnel détruit
le paysage — le tunnel détruit le tunnel

tu tombes dans un sommeil de pomme — tu tombes dans un sommeil de brousse

tu t'évapores dans une alvéole cosmique — loin de ta soif d'avril

le lichen sourit dans le matin

ANNE-MARGUERITE MILLELIRI

Infatigable le vent
poursuit son long soliloque
à l'oreille fermée des feuilles
qu'il déchire vertes

sur vert jaunissant
un champs de bataille sans bataille
parsemé de mortes esseulées

le vent fantôme des vieilles colères
contenues
erre grondeur en drap blanc d'hiver
devançant l'automne.

Il lui manque un navire
il lui manque des voiles
et la mer outrebleue
et la course en avant
de l'horizon ténu
jusqu'aux au trésors des îles
lointaines.

Des jours et des nuits sans nom
dont chaque étoile chaque fleur
connaît le nom
et le vent la chanson
et l'herbe folle la couleur changeante
Mes pas deux à deux doublés
marchent dans leurs traces :
un rayon de lune
un petit morceau de soleil à sécher
sur la branche
la trame d'un ruisseau
le jappement d'un chien dans la vallée.

MYRIAM MYE

Origines

Il y en moi ce feu brûlant espagnol

Qui déborde et trahit mes intentions

La noirceur de mes yeux comme un rempart à ma désinvolture

Ma longue chevelure intrigue ou envoûte, demande délicatesse, implore violence

Ma peau sent l'iode et les embruns, reflète ce sable qui m'est cher

Tout ce que je touche, je le caresse d'abord avec tendresse

De mes mains légères et puissantes de femme libre

Mes pieds foulent le sol souvent de leurs pointes

Allongeant mes jambes pour leur donner ce galbe qui piègera mon aimé

Si je lui abandonne, ne serait-ce qu'un cri, il me tiendra le temps d'une passion

Déraison et fougue je serai alors son poison



illustration Mlle Lise

PATRICIA PAUL

Emoi... et moi

Y en a des...

Dont les poils se hérissent
Le jour du 11 novembre
Dont le regard se mouille
Pour une fête nationale
Et dont le cœur se serre
Le matin du 8 mai

Moi c'est quand...

Je peine à dévisser
Le bouchon indocile
D'une bouteille en plastique
Q'un frisson me parcourt
Ma paupière frémit
Et ma gorge se noue

Toujours gicle...

L'image de cet enfer
« Sociétalement » correct
Où peut crever de soif
Parce qu'une kapo moderne
Refuse de l'assister
Une mère aux bras perclus

LORRAINE POBEL

J'ai dans les jambes
Moins d'horizons que
Sous mes prunelles
J'ai récolté les soleils
D'improbables moissons

Je suis le flux d'un lac de faille
De limons et de peurs
Pollen sur des terres
Polyglottes
Couleurs et adversité

Ma chair est noire
De neige mon sang
Mes cellules en meute
Se phagocytent et s'avivent
A un rythme indomptable

Je suis d'ici et de si loin
Que j'en ai perdu mémoire
Tant de mots tant de batailles
Ecrivent le grain de ma peau

Je suis l'étincelle d'un incendie
Créateur d'espaces
Dont le chant souffle encore
En moi la brise longue
Des océans à naître.

VÉRONIQUE POLLET

Empreinte

Il est parti, je suis restée. Aussi simple que ça. Il est parti et le vide s'est installé en moi. Il ne se voit pas, personne ne remarque que je sonne creux. Je l'ai retenu tant que j'ai pu, de toutes mes forces, jusqu'à l'épuisement. Chaque jour, je voyais son sourire se voiler un peu plus. Il est parti, je suis restée. Je l'espère libre moi qui reste prisonnière. Alors, tous les soirs je me couche de son côté du lit, je laisse son empreinte envahir mon âme et mon cœur. Et je ne m'endors qu'une fois pleine de lui.

Esmeralda

Mes hanches ondulent. Ronde hypnotique de mes bras aux gestes souples, musique lancinante. Les strophes sont longues, se terminent en un soupir. Je marque la pose, cambrée. Leurs regards sont miens, leurs souffles chauffent ma peau. Chaque chapitre m'enlève une défense, m'offre un peu plus à leur désir. Orange, pourpre, jaune, bleu, rouge et vert volent dans le ciel. Le dernier, blanc virginal et transparent, colle à ma sueur. Il me lâche lentement, en léchant la pointe dressée de mes seins. Silence lourd autour de mon corps nu, offert. Et son regard plongé dans le mien jusqu'au coup de hache.

Vague

Ils appelaient ça du vague à l'âme, je laissais dire. Ils ne prenaient pas ça trop au sérieux, je laissais croire. Mais je me souvenais de son sourire humide, de sa main discrète et tremblante sur la mienne. Je me souvenais de ce baiser, menthol épicé. De sa langue fraîche sur ma peau brûlante. Bien sûr, nous étions jeunes. Bien sûr ce n'était qu'un jeu. Pourtant, ils n'ont pas aimé. Ils ont préféré juger et bien sûr condamner. Alors elle est partie, sans un mot et je suis restée sans un geste. Mais depuis, j'ai le cœur à marée haute.

CHANTAL ROBILLARD PUVINEL

Le Chapeau :

J'ai rencontré Monsieur Dimitri par hasard à la suite d'une invitation à un vernissage... C'était un artiste peintre de mon quartier...

Monsieur Dimitri exposait des œuvres d'inspiration surréaliste : beaucoup de chevaux en mauvaise posture ou martyrisés, dans les tons bruns et rouges... En feuilletant son presse- book, je vis qu'il n'était à Paris que depuis dix ans... Il me présenta sa femme ses enfants et trouva que mon fils, encore bébé, était charmant

...

Par la suite, il me proposa de visiter avec lui quelques expositions de peinture et j'acceptai volontiers, me sentant seule dans cette grande ville.

Après le Salon des Beaux Arts, il m'invita à prendre un verre, et se dévoila davantage... Il n'avait pas besoin de me dire qu'il avait été un très beau garçon étant jeune : j'avais déjà remarqué sa stature, sa démarche majestueuse et ses immenses yeux bleus sous ses sourcils grisonnants.

Il me confia entre autres choses que son père avait abandonné sa mère en Russie et qu'elle était partie s'installer en Argentine ; il avoua également qu'il aimait beaucoup sa femme, qu'une grande tendresse les unissait comme en témoignaient les photos déjà anciennes qu'il me montra. Je compris aussi que c'était elle qui travaillait pour assurer l'entretien de la famille, et que lui « complétait par des petits boulots ».

Je ne pouvais m'empêcher d'admirer cet homme, amoureux qui prétendait avoir été fidèle à sa femme pendant de longues années. Une perle rare !

Je ne le revis pas de quelques temps, puis il m'invita à une exposition concernant les œuvres érotiques de Picasso... Je ne sais si c'est le thème de l'exposition qui l'inspira, mais sa conversation changea du tout au tout. Il m'invita à prendre un verre à nouveau et quand il se sentit à l'aise, me fit quelques confidences : quand il était plus jeune, il aimait beaucoup les jolies femmes, et dès qu'il en trouvait une à son goût il cherchait à l'avoir...

Et il insistait avec une certaine vanité: « Comme j'étais beau garçon, je n'avais aucun mal, partout où j'allais je rencontrais de superbes filles ».

Je lui répondis: « Et aucune de ces femmes n'est tombée amoureuse de vous ! »

Voyant mon étonnement, il ajouta: « Ce n'était pas mon problème, de toute façon, je ne leur donnais pas mon numéro de téléphone, comme j'étais marié... »

Monsieur Dimitri revint me voir dans mon atelier de peintre du 6^e étage, il me fit des compliments d'une manière un peu désuète : « Sylvie, vous êtes une bien charmante personne... » Puis il me parla à nouveau de ses enfants, de sa femme, des vacances qu'il avait passées avec elle... Et comme il sortait encore des photos, je lui dis : « C'est vous qui m'intéressez, pas votre femme.... ». Alors, il répondit sans hésiter : « Sylvie, c'est à prendre où à laisser... ma femme, c'est comme mon chapeau sur la tête.....! »

Poème de printemps

Poème 1

Dans l'odeur
Des tilleuls
J'ai tout oublié
Même
Mon nom

Poème 2

De la joie
Je ne dirai rien
Elle est petite
Et nue
Comme un
Perce-neige

Poème 3

Cascade :
Derrière tes jupes
Candides
La roche gravée d'
Ecritures

ISABELLE ROLIN

Dissociation de l'esprit
fulgurance de la douleur
touché en plein cœur
par la balle de l'ami

terrassé
bouche contre terre
en équilibre
sur la crête du vide

ramper
se traîner
rechercher
un bout de soi

au hasard le recoller

dessiner une figure
que l'on ne reconnaît pas
étrangère à soi
que l'on apprivoise
de peur
d'être à nouveau
anéanti

Bal des « nonnes »
au Château des Serpentes

ventres asséchés se frottent les méchantes

l'heure a sonné

dépouillez-vous
montrez-vous nues
déposez masques et fausses vertus

corps secs et ridés
vous êtes attendus

dormez en paix...
demain ne sera plus

MELANIE ROMAIN

Valse d'une lune absente
Adieu danses inconstantes
Tragédie de l'instant profond
Souffle et flotte le sang blanc
Comme une perle de nacre exilée...
Cratères insolents mais parfaits !

Lyre des muses
Muse des hommes
Ta création abyssale
Se reflète dans les cieux
Constellation éternelle...
De ton destin désiré
Qui n'a jamais eu lieu
Malheur à l'invisible qui éteint...

La plus fauve des nues, reine de la terre, la vénéneuse a enlisé ton âme
Et ton cœur ne bat plus. Il s'est arrêté de fuir ses blessures.
Serpentine enlisée, ondule telle une fée, serpentine a sonné.
Attaché à la liane enchanteresse, à la couleuvre rouge
Que tout le monde connaît et appelle : « la Brillante des ombres ».
Ta noirâtre lumière s'évade sur le lac calme de ton lit.
Vengeance à jamais tu cries, seule vraie vertu de l'amour
Que de le détruire pour mieux le posséder cet amant de toujours.

BARBARA SAVOURNIN

Bébé moderne

Je suis entièrement vêtu de layette aux couleurs niaiseuses (moufles et chaussons assortis).

Mon crâne est surmonté d'un « chapeau chat » ridicule.

Accoutré de la sorte, je suis tenu de faire risette à qui le souhaite et d'agiter un hochet à grelot même pas beau !

Je proteste.

La layette m'ennuie.

J'exige de glisser mes couches-culottes dans du Levis Strauss.

Mes petons se chausseraient davantage dans des Nike Air et rollers-blade.

Au feu les « chapeaux chats » !

Une crête à l'iroquoise rouge sang, un piercing et un tatouage me siéraient à merveille.

Assez des hochets nians nians !

Un 38 spécial police conviendrait tout à fait à mes jeux d'éveil.

Et que l'on cesse de me baragouiner des « areuh ! areuh ! » et autres fadaïses inintelligibles.

Savez-vous que je pense déjà en anglais ?

So what ?



illustration Aartus

CHRISTINE SCHMIDT

Chourouk

Les hommes ne vieillissent pas, ils mûrissent. Les femmes, elles, s'affaissent. Le constat était cuisant. A l'image des reproches formulés par mon fils Chourouk, onze ans, colérique sous sa moustache pré-pubère et ses allures de cartes à jouer. L'état dans lequel il était rentré de l'école laissait davantage penser à une crise d'apoplexie plutôt qu'à une vindicte tournée contre sa mère. Et pourtant. C'est bien à moi qu'il imputait le règlement de comptes dont il avait été la cible à la sortie des cours. Arcade en sang, lèvres gonflées, dents crispées façon rottweiler, il me reprochait son prénom : Chourouk. Un prénom de choucroute, de Malbrouk, de va-t-en-guerre, un prénom qui appelait la bière et les gros seins et le test de paternité qui allait avec. Bref, un prénom odieux. Mais où diable avais-je bien pu dénicher un prénom aussi vinaigre ? Comment avais-je pu affubler mon fils non pas d'un prénom mais bien d'un diagnostic. Les Chourouk ne pouvaient être qu'idiots et tapageurs. Un blâme que j'avais, selon lui, trouvé dans un des magazines people qui ornaient la table du salon parce que je ne faisais forcément rien de mes journées si ce n'est causer chiffons avec mes homologues qu'ils trouvaient stupides et vieilles, le genre de « parasites lobotomisés marquant les sofas de leur masse informe ».

- Je t'ai trouvé en Tunisie, mon fils. Tu as percé la vie dans les rayons argentés du mont Chaambi, enveloppé de rubis et d'orpiment, ne sachant qui de la naissance ou de la fierté me rendait la plus fébrile, je t'ai dévoué au crépuscule dans lequel ton âme emplissait les cahots de mon cœur. *El Chourouk* signifie, en arabe, lever du soleil. C'est l'autre de Tahar Bekri.

- Le potentat saloche ?

- Non, le poseur de mots.

- Tu ... tu es sûre que c'était toi ? Je veux dire.... tu aimes la poésie ?

- Et plus encore.

- Je ne savais pas. Je te voyais autrement.

- Ainsi tu ne connais pas ta propre mère et tu l'accuses de bassesse et d'ignorance. Si j'étais celle à laquelle tu penses, je t'aurais appelé Kevin.

- C'eût été pire.

- Ton prénom aurait été gravé sur les canettes de Cara Pils.

- Et j'aurais fumé de l'herbe synthétique.

- Et tu te serais marié avec Kimberley.

- La fille de Jason ?

- Et de Britney.

Chourouk, sous le coup du désastre auquel il avait échappé, me sauta au cou. Notre enlacement serein sentit bientôt la crevette. Allez savoir pourquoi ! Trop d'effusion, sans doute. Et d'anal-game, aussi. Fils déchu, mère défunte, de vertu et de feintes, nous nous écroulâmes au sol, lapant le sel de nos étreintes. Mus par un torrent de rires, nous suivîmes en rampant le fumet de crustacés et finîmes la tête dans un sachet de Kroupouk. Le rejeton que je découvrais allègre se mit à débiter le poème « de la face qui colle ». A chaque inspiration, les parois du sachet nous accolèrent les babines, curant nos dents d'un mélange de tapioca et d'acrylamide. Les mots nous faisaient suffoquer mais c'était pour la bonne cause. Nous nous retrouvions

emprisonnés dans une espèce d'air-bag prénatal senteur salicoque (syn. *placenta*) dont nous goûtions moins les accolades faciales que le bonheur de se sentir unis, alliés, frappés du même humour bouqueteux. Nous nous démasquions enfin sous le vernis de la facétie, déambulant dans les pièces de la maison, nous cognant la tête aux murs et aux portes et même aux lampadaires, ce qui eut pour effet de nous rendre infirmes. Je perçus l'ultime question de Chourouk dans un souffle d'air avarié.

- Tu sais ce que veut dire Kroupouk ? m'échota-t-il. Dans un fouillis d'hallucinations, je décochai « bonheur retrouvé » avant de tomber en ellipse.

Chourouk souleva ma paupière droite. Il vaqua dans mon iris. Et y découvrit la vérité.

Onze ans plus tôt, dans un hôpital de banlieue, je donnais naissance à un palémon à tête de chou. Nous lui cousîmes les oreilles, son père et moi, afin de lui offrir toutes les chances d'adoption. Nous le jetâmes dans une boîte à bébé, l'échangeâmes contre un enfant à la tête bien faite, brillant dans son carton estampillé *fragile*. Un signe. Lorsque les premiers rayons du soleil apparurent, nous étions sur les routes, naviguant entre la cité urbaine et un ciel sans balise, choyant notre petit Chourouk, nom donné en hommage à notre enfant recousu. Et probablement empaillé.



illustration
Guenolée Carrel

REGINE SEIDEL

Orage blanc

Une lame d'onyx,
éclat blanc, scie l'acier d'un ciel cyanosé.
Fracas.
S'agitent les nues déchirées.
La falaise lointaine invective
le vent destrier devenu fou.

La vague hautaine,
teigneuse,
comme ensorcelée,
nargue
les cumulo-nimbus irascibles.
Débandade céleste.

Sel d'effroi.
Eau dessus, eau dessous.
Colère insensée de qui ? Pourquoi ?
Électrique tension.
Sang noir dessus, sang d'encre dessous.
Où est l'homme ?

Petit noyau de pensée,
sage éperdu,
vole ou se cogne.
Conque en espérance.
Molécule suspendue sur les naseaux des flots.
Où est Dieu ?

Soudain silence étourdissant.
En haut un ciel en liquéfaction.
En bas son miroir.
Lune blafarde ahurie.
Vivants ! Ils sont vivants !
Pauvres pécheurs de l'Estran.

GERALDINE SERBOURDIN

Ressac

Dans la lucidité de l'après tu poses un regard désolé sur tes paroles déposées sur la page.

Empreintes indélébiles de la peine à être.
Plaintes gémies d'une existence à la fenêtre
Traces d'encre de vides effacés par dépit.
Cris étouffés.
Corps plaies
Traits dérapés.

Esquisses de toi
Dissoute dans le déroulé d'un récit gangréné.
Bercée de la mélodie usée d'une pluie d'été.
Alourdie d'ancêtres désemparés.
Captive de destins emmêlés.
Empêchée
Pas vraie
Carencée
Cadenassée

Pas là

Dieppe, samedi 16 avril 2016, 19h38,

Perles noires

Intranquilles et inquiets nos mots continuent le chemin de la tête aux lèvres, d'un corps vers l'autre, du peut-être au même pas peur.

Mais la fantaisie s'est fait la malle.

On est au rire salvateur, au sardonique et revancharde. La blague est obsolète, la prudence est de mise. Rabelais n'a qu'à bien se tenir.
Un peu de soi s'est perdu pourtant sur les terrasses et dans les cieux. Un soupçon d'insouciance, de carpe diem et d'euphorie. Un petit rien qui ravivait la vie.

La haine est revenue autrement attifée.

On peut mourir de penser et les songes demeurent tus.
La chair se doit d'être triste et les gorges nues.

Veillent les éteignoirs pour que les perles soient noires.

SOMOTHO

Les ombres des choses écrasées,
En tenir compte.
Nos incapacités
Nos invisibilités : les recenser.

Ce train
Qui n'a pas de destination
Va sûrement foncer dans un mur
J'ai bien envie de le prendre pour voir
Voir voir voir à ne plus voir
Justement
Si je me trompais.

Ma main
Sa famille indéfectible
Pouce
Index indiscret
Majeur doigt d'honneur
Annulaire marié puis divorcé
Auriculaire
De Montmartre tiens.

Je marche en mangeant un Mars®
Au mois d'avril
Sous une météo qui a longueur d'avance.

Les ombres des arbres tatouent le sol
Le ciel se retient comme une envie de pisser.

Il y a des oiseaux là
Les vois-tu ?
Oui, ce ne sont que des poissons du ciel
Rien d'autre...

LUMINITZA C. TIGIRLAS

les nuits s'évadent
du contenu de la terre
elle fertilise leur couleur
le noir s'obligé à se tenir
en lévitation
sinon la terre serait tentée
de le réintégrer

cette nuit excelle à rétrécir tout
son art comprime des objets
l'espace les mousse les repousse
les choses se contractent
dans l'étreinte nocturne

paniques telluriennes !
aux bouts le visible répand
des étendues diurnes
l'amplitude s'ouvre au transparent
de nos cordes vocales
– nous sommes sauvés !

Vide m'est inconnu
La nuit il veille à l'ouverture
permanente
de mon œil au rythme
– précurseur retiré
de la vue ordinaire
Vide me reconnaît
à mes aspérités – voix –
voyant aux pousses
vibratiles sur le cristallin
Reflet d'un moi autistique

Sommeil complice avec
une dernière trace
de la migration de ce soleil
Vers ses terres implicites
où festoya le souvenir éventé
D'un passage sur l'arrière plan
de la vie vagabonde
D'un poème échoué
sur l'étroit littoral
de ma désespérance au repos

LAURA TIRANDAZ

in *Signer les souvenirs*, « Été 2016, Équateur »

Guayasamín

Loin de moi ces mains nouées ces os brûlés par le travail
ces petits vendeurs enfants à cigarette à coca
Loin de moi ces costumes sans parade
ces oiseaux sans envol
Loin de moi son cou brisé dans son cadre noir
sa peau jaune ses yeux sans pupille
La madre indigène
Un visage sans relief une souffrance plate unie
qui refuse de se distraire
Celle qui noie le rouge dans le lait
Celle qui se penche sur l'enfant
Loin de moi
Cette douceur
ces sourcils qui se rejoignent et s'apaisent
un toit pour le vent des Andes
un refuge pour la poussière des laves sèches
Loin de moi
Celle qui tient au silence
Celle dont les poignets se détachent

Dans la descente
le chien blanc contre un mur blanc
L'homme s'arrête de taper le bois
suspend son marteau pour me regarder
Les voitures freinent et couinent
contre les fleurs jaunes
La rouille dégouline sur les portes claires
traçant les frontières d'un pays
Dans la descente
Mon corps à l'aube mes mains au soleil

Il donne la clé pour l'appartement 303
et attend que toutes les couvertures du jour
rouges ocres bleues se déplient jusqu'aux broderies des étoiles
Le concierge roupille et attend la dernière pelletée
de la dernière galerie de la dernière mine d'argent

La fin de l'écho les gorges blanches des porcs

Huit heures viennent s'éteindre dans l'eau du vase
La robe fripée des œillets blancs
vendus par des mains nocturnes
Des mains
qui portent un lendemain pâle à leurs bouches

MARLENE TISSOT

Célia, il faudra bien que tu comprennes un jour

Célia n'arrête pas de m'écrire. Dans son dernier message, elle me prévient : Ceci n'est pas une plaisanterie ! J'ai des choses très importantes à vous révéler. Elle m'en conjure, je dois absolument l'appeler. Elle me laisse son numéro de téléphone. Celui qu'elle habituellement elle ne donne à personne. Appelez-moi, et je vous révélerai tout. TOUT !

Je sens bien qu'elle s'échauffe Célia. Qu'elle n'en peut plus. L'autre jour, elle disait qu'elle avait rêvé de moi. Qu'elle avait vu des choses, que notre connexion astrale était incroyablement intense. Que cela ne pouvait pas m'avoir échappé. N'est-ce pas ?

Et puis, elle a tiré trois cartes de tarot. Elle ne pouvait plus résister ! Et dans son nouveau message, elle glisse un morceau de mon avenir. Un avenir superbe, propre sur lui, avec une chemise blanche et bien repassée, un avenir souriant et avenant comme un représentant de France Loisirs. Mais elle précise tout de même qu'une ombre noire plane sur ma vie. Que je dois faire attention ! Qu'il faudrait que nous puissions en parler toutes les deux, que dans les vibrations de ma voix, elle saurait en lire davantage.

Célia m'écrit de plus en plus souvent. Je sens son impatience fiévreuse. Ses ongles griffant les touches du clavier. Ce matin j'ai pensé à vous. Je sais exactement ce qui gâche votre vie. Quelque chose perturbe votre quotidien, n'est-ce pas ? lance-t-elle comme un ultime hameçon. Appelez-moi. Je peux vous aider. Appelez vite, avant qu'il ne soit trop tard !

Il y a quelque chose de presque menaçant sous l'urgence des mots. Un soupçon d'agacement parfois, tandis que ses courriers s'amoncellent sous mon tapis de souris, débordent ma corbeille. Et je me demande si elle finira jamais par se fatiguer de mon silence. Si elle saura lire dans le marc de son café matinal à quel point l'avenir m'indiffère...

MARIE-LAURE VALLEE

De l'ivoire a l'ébène

De l'ivoire à l'ébène
Vibre l'essence du cri
De la vie à la peine

De l'ébène à l'ivoire
En chaque veine
Caracole le même espoir

De l'ivoire à l'ébène
De l'ébène à l'ivoire
Qu'importe la couleur
Si futile soit le mot
Du même saut
Palpite un cœur
Fleur pétale
Ouverte aux quatre vents
Sur le flot pourpre
De l'onde universelle

illustration
Guenolée Carrel



Le devenant

Capte la ligne magnétique dispensatrice des éclats des diversités
Ose la vision et inscrit un fleuve d'énergie

Joyeux il s'échappe de la séparation et imagine le devenir en mouvantes bleuités.

Etre du mirage du désert fertile qui

pour la tessiture d'aimer
l'enfant l'oiseau le vent la terre

l'enchantement blessé de parler la mer
le feu

s'œuvre
mutant et libre.

CHRISTINE VAN ACKER

les intérieurs de Luce

Les intérieurs de Luce se déploient et s'épanouissent.

La jeune fille décide de les passer en revue. Elle ferme les paupières et attend de voir. Comme rien n'arrive, elle se laisse descendre un étage plus bas. Là, elle peut observer de grosses racines qui s'enroulent autour de sa colonne et qui progressent vers sa nuque. Elle remarque également des radicelles aspirant à trouver leur part de nourriture et se dispersant tout autour de l'arbre, plongeant à pleins crampons dans la masse sombre de son foie, de ses poumons, s'effilochant en filaments qui s'entortillent, se vrillent, autour de ses valvules, de ses artères. Elle est ravie de voir son coeur pulser vaillamment un sang nouveau.

Elle pense : « Comme c'est beau ! Descendons plus profond. »

Un étage plus bas, elle s'étonne devant un gigantesque lotus, la tête à l'envers. Dans la belle corolle blanche de la fleur géante aux pétales étalés se niche un calice rouge où d'étranges oiseaux viennent étancher leur soif tant il fait chaud au fond d'elle-même.

La sève neuve qui lui traverse les membres donne à Luce l'envie de danser. C'est la première fois, elle ne sait pas ce que c'est. Elle se noue naturellement un châle autour des hanches et commence à remuer lentement ses orteils sur le sol, la plante de ses pieds nus trépigne, elle tape plus fort, elle court en sautillant, sur un pied, puis sur l'autre.

La maison, surprise, tremble de plaisir. Le plancher de la chambre prend du gîte, se creuse, roule et tangué sous la cadence des pas de Luce. Les murs s'inclinent, se couchent, se relèvent, accompagnent les remous de la jeune fille.

Un vent se lève qui aime l'ondulation des fleurs. Des abeilles se réunissent et frétilent pour s'annoncer la bonne nouvelle.

Le chien, langue pendante, la folie joyeuse dans l'oeil, s'élançe vers ce qu'il prend pour un insecte aux longues ailes blanches qui passait par là et qui n'était, une fois de plus, qu'un ange de passage.



illustration Flora Michele
Marin

ELISE VANDEL-DESCHASEAUX

sans titre

Barcelone
avant la
guerre durant
les combats tant qu'il
y a des tanks avides d'étaler
leurs chenilles à terre de diffracter
l'heure guerrière les heurts il n'y en eut
guère hier mai – aujourd'hui les belligérants
gèrent bille en tête les tests au combat les bêtes
et les géants déguerpiront plus tard une fois le
guêpier brûlé une fois finie la guerre dans un
bruit de grand fracas ils perdront leurs têtes
leurs bras dans les rosiers en contrebas
les dahlias accueilleront leurs corps
lourds des balles, épines plantées
dans leurs bras et sur leurs
yeux bleus les épines
formeront des
couronnes
autour de
leurs têtes.

Élégie pour un monarque

une vaporeuse étoffe enserre
ton corps de sirène
dans des écailles de plastique

une robe cousue sur toi
parée à chanter *happy birthday*
dans l'intimité de Madison Square Garden

les sequins cachent les
larmes de verre éclatées par terre

tu te confies pendant des heures
le meilleur de ton malheur sort de ta bouche

si la parole prend le large alors
quelque chose risque de craquer.

LAURENCE VIELLE

Sur la photo
un instituteur au milieu du campement
tableau dressé sur champ en ruines
enfants agglutinés sur terre en friche
à regarder le tableau noir
sous ciel du pays dévasté
à avaler les lettres en craie
j'avale madame de Belgique j'avale
ce que je peux ce que je vois
quand je peux quand je vois
j'avale mots j'avale chiffres j'avale lettres
un peu de savoir madame
de la salive sur l'effaceur
pour réveiller le tableau noir
pas de pluie sous mon ciel
la terre est sèche quand je m'y couche
foulard sur ma tête sur tête de ma petite sœur
pulvérisés les parents pulvérisée la maison
tout pulvérisé
faut se lever marcher face aux armées
plus rien à perdre
et le tableau parfois se dresse
lettres en craie tatouées
aux rouages de ma cervelle
un monde meilleur faut bien y croire
qu'on est pourtant d'une même famille
que nos viscères ont besoin d'eau
pour marcher encore marcher
et respirer terre de poussières



illustration Sabrina
Cerisier

MARIE DE VEZINS

L'amour fou

Pour elle, je donnerais
La beauté naufragée sur les écailles des ombres
butinerais l'amour dans ses veines -lumière
Pour elle
pillerais des tombeaux aux portes des sommeils
égorgerais le mot : « soleil » et le ferais boire à son cœur
Pour elle : tout
Je donnerais
Les pleureuses enfances qui rasant les souvenirs
Et les silences hurlant comme des écluses timides qui gouttent sur le vent
J'enfanterais la mer, les astres, les océans
Pour elle
la force en toute chose
Je donnerais l'encre qui bave, bleue, sur ses grands cils noirs
Pour y nouer sa vie avec la mienne
Pour elle
J'irais jusque au bout des taches phosphorescentes qui trouent le ciel noir
arracherais la lumière
Elle serait l'immortelle aveuglante
Et moi. A genoux. Je la respirerais
Vitale
Boirais dans son sang d'or
sa moelle
jusqu'à son âme

Adieu

A fleur de bouche, dans la lumière écrasée
l'infini – lumineux comme un astre ouvert –
Te voilà – mon ami
Sous le grand chêne bleu au ras des crépuscules
Au ras de l'éternel printemps
épongé sur la lune
Te voilà comme un beau ténébreux dans la lueur des âges
Tu as de nouveaux yeux pour voir et nous te devinons
Des parasols verts hibernent tes soleils
Filtrent nos paix sauvages
dans un merveilleux vent.
Ta tempête commence
Elle est blanche et nocturne comme l'amour profond
Lumineuse éternelle
Seigneur, nous Te prions.

EMILIE VOILLOT

Être secouru à l'instant
« T » de la demande formulée, quelle
Maudite illusion. Être écouté surtout durant ses
Silences, ces pauses d'outre-tombe qui glacent d'
Inquiétude. Éloigner la honte recevoir une offrande de
Mots, un présent de regards, dès la faille
Mise à nu. Par des-espoir. L'espoir fou que l'autre vous
Trouve à l'endroit même où vous vous
Cherchez depuis toujours, qu'il recolle vos
Ailes de papillon abîmées par l'incessant
Frottement contre les vitres
Sales. Ankylosante frustration, Vos souvenirs brûlants des contrées
Égarées lui rappellent quelques bribes
Oubliées de sa propre histoire... Est-ce donc
Seulement
« Ça » ?

Un jour dernier, fiasco d'ombre et
Chaleur en volutes, allons au lac
Du C. Nage à contre-courants tièdes parmi les premières
Mortes feuilles, comme un bain de rousseur, les rayons solaires dardés sur les
Cimes alentours. Les rivages secs, un grand
Chêne ployé par la brise
Incessante ; quelques branchages timides
Goûtant l'appel humide se déploient avec
Grâce, tissant une dentelle
Aquatique. La guirlande de bouées
Jaunes oscille au gré des vaguelettes, tandis que les ricochets des
Enfants forment des corolles
Éphémères. Splendeurs d'une autre temporalité, la nature s'offre sans appâts,
toute en trésors chamarrés. Des glands
Tombent doucement, un à un. Des cris des
Bruits, craquements sifflements gouttelettes et clapotis... Nous étions seules et
Ensemble et, sans faire d'effort ni semblant,
Sentions l'appel du large sans
Frémir d'envie
Aucune.

Notes sur les auteurs

@UDE : vit aux USA. Parutions dans les revues: Axolotl, Ecrits...vains?, Le capital des mots, Comme en poésie, Les hésitations d'une Mouche, Poèmes Epars, Poésie oblique, Poussière de lune, Portulan Bleu, Traction-Brabant, Saltimbanques et Verso. Un recueil, *Intimité de la béatitude*, 66 poèmes préfacés par Jean-Paul Gavard-Perret aux éditions Chloé des Lys. Poésie au quotidien sur le blog Supplément d'âme sœur. Elle dirige aussi la revue en ligne Poésie illuminée.

AARTUS : études aux Beaux-Arts et en communication visuelle, puis création à plein temps. Ecriture, arts plastiques, édition, photo, où se dessine un univers peuplé de femmes fatales, mystérieuses, dans des lieux non moins mystérieux.

ANOTHINE L. : est francophone. Écrit depuis longtemps aux rythmes des dents de scie d'une vie rarement lisse. Envie ces auteurs qui ont le temps et la rigueur d'une écriture quotidienne. Pour sa part, reste sur le fil du temps, des émotions et de la respiration toujours en équilibre précaire entre deux univers. Publication en revue depuis peu : Méninge, Dézopilant, Microbe.

SAMANTHA BARENDSON : Argentine, Française, Italienne, écrit des poèmes dans toutes ses langues seule ou avec ses amis, des livres d'artiste, pièces de théâtre, contes pour enfants. A publié en poésie *Coquelicots* (Pré # carré, 2011), *Les délits du corps* (Christophe Chomant, 2011), *Le poème commun* avec Jean de Breynne (Lieux-dits, Collection Duos, 2012), les essais *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?* (Géhess, 2009) et *Cross a la mandíbula / Direct dans la mâchoire, Anthologie bilingue de littérature argentine contemporaine* (Nuit Myrtilde, 2011), en théâtre *Silences de Plume* (L'Eukaryote théâtre, 2012).

HELENE BISCHOFFE : née en 1978, originaire de l'Est de la France, vit à Nancy et travaille à Metz en tant que professeur d'EPS en collège. Ecrit par choix et nécessité, de la poésie et des nouvelles, ainsi que des articles pour des revues de psychanalyse lacanienne. Publiée dans Traction Brabant.

ALEXANDRA BOUGE : licenciée en Arts plastiques et communication à la Sorbonne, elle a publié en 2012 des ouvrages de poésies illustrés à compte d'auteur sur lulu.com : *Une Nuit à Belleville*, *La ville*, *Alve* et *Le campement*. Des textes et illustrations dans des revues dont Népenhès, 17 Secondes, Paysages écrits.

SOPHIE BRASSART : travaille le geste poétique à l'encre. Les travaux sont visibles sur son blog Toile poétique ainsi que dans plusieurs revues de poésie. A publié récemment deux livres d'artiste avec le poète Vincent Motard-Avargues.

MARIE-ANNE BRUCH : née en 1971, vit en région parisienne. Commence à écrire de la poésie en 1990. Se consacre pleinement à l'écriture depuis environ dix ans. A publié *Ecrits la nuit* (Polder ; 2014) et *Triptyque* (5 Sens éditions ; 2015). Collabore régulièrement à des revues poétiques.

GABRIELLE BUREL : née en 1957 à Morlaix, vit à Nantes. Fascinée par l'océan ; aime jouer avec les mots, leur insuffler un rythme. Diverses publications en revue dont Comme en poésie, La Cause Littéraire et Le Capital des mots.

ESTELLE CANTALA : née en Aveyron, vit actuellement dans les Pyrénées-Orientales. Estelle raconte des histoires sur les sentiers de randonnée et lors de spectacles qui intègrent musique et mouvement (Cie du Cri de la Miette). Elle a notamment recueilli des contes en Roumanie, qu'elle a recomposés (recueil illustré à paraître aux éd. du Jasmin), puis mis en parole. Trois recueils de poésie chez Encres Vives, participation aux revues Bouts du monde, Friches, N47, Décharge. Prix Panait Istrati pour sa nouvelle *Un séjour au vert* in *Écrire la Roumanie* (2013).

MICHELE CAPOLUNGO : enseignante d'anglais depuis 35 ans, vit vers Toulouse. Un recueil *Vivre loin des Colons dans l'Ecrin des Sillons* (N et B, 2011), un récit *Le Pays de l'enfant ocre* (Vagabonde ; 2017) des publications de textes en revues ou anthologies : Traction Brabant, Poésie Première, Flammes Vives, Traversées et Clapas.

GUENOLEE CARREL : vit et travaille à La Rochelle. Artiste peintre plasticienne en art brut et primitif. Une quarantaine d'expositions : France, Belgique, USA, Luxembourg. De nombreuses performances.

Lauréate concours : Christian Dior et Culture Inside (international). Publications dans les revues *Cabaret* et *Poids Plume*

ANGELE CASANOVA : née en 1976 près de Bordeaux. A publié des nouvelles et des poèmes dans les revues *L'Ampoule*, *Le Bazaar Maniac*, *Le Cafard hérétique*, *Le Capital des Mots*, *Ce qui reste*, *Festival Permanent des Mots*, *Hors-Sol*, *Journal de mes paysages*, *lorem ipsum*, *Métèque*, *Paysages écrits*, *Remue.net*, *La Revue des Ressources*, *Traction-Brabant*, *Zinzoline*. Une de ses nouvelles poétiques figure dans le premier recueil des Editions Bancal, *Illusion(s) : nouvelles et textes poétiques* (2015). Publication récente de *Là où l'humain se planque*, nouvelle (Tarmac ; 2017).

ANNA MARIA CELLI : née à Jerada (Maroc), d'une mère pied-noir et d'un père corse. La nature de la Corse du centre constitue la source de son univers poétique. Elle étudie la philosophie à l'Université de Bourgogne. Sans cesser de s'adonner à la poésie, elle enseigne la philosophie en Bourgogne, avant de déménager à Bobigny, rejoignant un public scolaire réputé difficile, qu'elle s'applique à faire aimer les textes poétiques, et dont elle tente de mobiliser la créativité dans des productions personnelles. Un recueil de poèmes *Si Noire Rivière* (2008).

JEHANNE DE CHAMPVALLON : est née à Toulon, France dans les années 80. Après des études universitaires, elle devient professeur et enseigne plusieurs matières dans différents types d'établissements : FLE, Histoire, Médecine etc. En 2002, elle publie son premier roman *Derrière le mur* aux éditions les Presses du Midi. S'en suit d'autres écrits, dont deux de science-fiction (*X1* et *X2*) jusqu'au dernier, *Le sexe du pauvre* (2015). Jehanne débute une carrière de photographe. Elle vit désormais sur la côte Ouest des USA.

LAURENCE CHAUDOUËT : née en 1959 en Seine-et-Marne. Écrit depuis l'adolescence nouvelles, romans, poèmes, essais. Après des études de Lettres et de Philosophie, elle enseigne en lycée et au collège. Poésies publiées dans les revues *Vivre en poésie*, *Voix d'encre*, *Comme en poésie*, *Décharge*, *Recours au poème*. Des livres dont *Le cœur étranger, poèmes et tableaux* poésie (éditions Eldebé), *Le roman de Petra*, roman (Kirographaires), un recueil de nouvelles *Le voisin* (éditions du Net ; 2013) Un blog: *Le cœur étranger*.

ANNALISA COMES : née à Florence en 1967, vit entre la France et l'Italie. Traductrice pour différentes maisons d'édition en Italie, elle est également spécialiste de P. P. Pasolini. Son dernier recueil de poèmes est *Il corpo eterno (Le corps éternel)*, avec trois photos de Vasco Ascolini, Gazebo, Florence 2015) – sur le corps féminin. Elle collabore avec des musiciens et des metteurs en scène, elle a obtenu un certain nombre de prix littéraires dont des prix de poésie.

MURIELLE COMPERE-DEMARCY : publiée dans de nombreuses revues et anthologies dont *Comme en poésie*, *Traction-Brabant*, *Mille et un poètes*, *Aéropage*, *Portique*, *Art & Poésie*, *Le Moulin des Loups*, *Nouveaux Délits*, *Décharge*, *Verso*. Des livres de poésies dont *La Falaise effritée du Dire* (Petit Véhicule, *Chiendents n°78* ; 2015), *Trash fragilité* (Citron Gare ; 2015), *Un cri dans le ciel* (La Porte ; 2015). Textes, chroniques, édités, articles critiques/recensions sur des sites littéraires.

COLETTE DAVILES ESTINÈS : née au Vietnam, enfance en Afrique, a été longtemps paysanne. Elle puise son inspiration dans un sentiment de perpétuel exil. Quelques textes publiés à *La Barbacane*, *Le Capital des Mots*, *La Cause littéraire*, *Un certain regard*, *Revue 17 secondes*, *Ce qui reste*, *Paysages écrits*, *Le Journal des poètes*, *Écrit(s) du Nord*, *Nouveaux délits*, *Comme en poésie*, *Verso*, *La Toile de l'un*, *Lichen...*

SANDRINE DAVIN : née en 1975 à Grenoble où elle réside toujours. Elle est auteure-parolière, et a édité 7 recueils de poésie dont le dernier s'intitule *Gravitation* qui est en vente (éditions Mon Petit Editeur). Elle est également diplômée par la Société des Poètes Français pour l'un de ses poèmes.

OLIVIA DEL PROPOSTO : a quarante ans & des poussières, vit en Bretagne, auteur, photographe, expose ses photos avec parfois des textes qu'elle écrit. C'est comme un prolongement d'elle-même. Elle voudrait pouvoir tout photographier, tout lire, tout écrire, tout dire.

SIMONA-GRAZIA DIMA : issue une famille d'écrivains roumains, vit à Bucarest où elle travaille comme rédactrice à l'Académie roumaine. Auteur de livres de poèmes, d'une traduction d'orientaliste, de quatre livres de critique littéraire et essais, et présente dans plusieurs anthologies

de poésie parues dans la Roumanie et à l'étranger, elle a remporté beaucoup de prix pour sa création poétique. Collabore avec de prestigieuses revues roumaines.

MIREILLE DISDERO : écrivain et bibliothécaire, originaire de la région d'Aix-en-Provence. Elle pratique le roman, la poésie et le récit court. Elle a obtenu un Diplôme d'Etudes Approfondies en Lettres et Arts, et ses quatre derniers romans, publiés aux éditions du Seuil (*Ronde comme la lune, À l'ombre de l'oubli, Ma vie océan, 16 ans et des poussières*), s'adressent surtout à des adolescents. Elle aime écrire sur la « vraie vie » des gens aux prises avec la réalité. Après plusieurs années à Bangkok, elle est revenue dans le Sud de la France.

EVE EDEN : publie un recueil de poésie à 17 ans. Directrice des affaires culturelles dans une commune de l'Essonne, elle décide en 2012, de mettre ses poèmes en images avec l'objectif de pouvoir exposer son travail. Utilise la photographie, le collage et la peinture pour créer des illustrations où les mots se mêlent fréquemment aux images.

CELINE ESCOUTELOUP : a publié trois recueils de poésie : *Le ventre vide* (Kirographaires ; 2012), *Le soleil dans la bouche* (Unicité ; 2016), *Debout dans tes yeux* (Unicité ; 2017). A venir incessamment : *Impromptus de bord de piscine* (La Lucarne des écrivains ; 2017). Aussi publiée en revues : Verso, Les Cahiers du Sens, Décharge, Nouveaux Délits, Ce qui reste, Contre Jour, Poésie/Première, Les Écrits du Nord, Recours au Poème, Terre à Ciel... Ses projets actuels se dirigent vers d'autres formes d'écrits et collaborations artistiques.

MARIE EVKINE : Marie Evkine est née en Bretagne et vit à Paris. Journaliste, elle a écrit des guides pratiques sur la santé et le médico-social, des ouvrages touristiques, historiques et pédagogiques. Sans oublier un livre érotique pour les éditions La Musardine... Poète, elle a longtemps collaboré à la revue franco-belge Reg'Art, et publié trois recueils, dont *Et la nuit*, aux Carnets du Dessert de Lune. En 2014 est paru son premier roman, *Jours de mûres et de papillons*, aux éditions Moires.

JACQUELINE FISCHER : professeur de Lettres Classiques jusqu'en 2002. Depuis 2004 ses recherches se concentrent sur les points de jonction multiples entre textes et textiles mais aussi entre l'écriture poétique et l'art numérique. Membre du collectif d'art international *Lèse-art* depuis 2008 et jusqu'à sa dissolution, elle a participé comme écrivain et illustratrice à la revue en ligne *Re-mue* où deux recueils illustrés ont été édités en version numérique *Pas de deux* en 2009 et *Le Chant des couleurs*. Elle a publié le récit *La Demeure Mentale* (librairie Galerie Racine ; 2005) le recueil de poème *Noctu-Ailes* (Mini-croûte ; 2015). En 2011 le site Arts-up a mis en ligne le recueil de proses courtes illustrées en images numériques *Initiales*. Plusieurs poèmes parus en revue notamment dans *Microbe* et *Incertain regard*.

MELANIE FOURGOUS : auteur de *Lumière d'eau* suivi de *Migrations magnétiques* (Prix Yolaine et Stephen Blanchard 2010), *Larmes de feu* (2012), *Nature vive vacillante* (2014) et de *L'ancre des nuits* (2016). Des poèmes publiés dans les revues *Comme en poésie*, Verso, Montauriol Poésie, Gong, L'AERO-PAGE. Des lectures au Café Poésie d'ARPO à Albi, au café littéraire d'Eclat de rime à Lautrec, et *Petits Poèmes en onde* à la radio R d'Autun.

CHLOE GALLAND : née en 1987, écrit de la poésie depuis ses seize ans. Diplômée de deux licences dans le secteur culturel. Adore participer à des ateliers d'écriture où elle peut entendre les voix de ses contemporains. Se penche depuis quelque temps sur la conception et la rédaction d'un roman de fantasy. Publiée deux fois dans la revue *Libelle*.

CATHY GARCIA : née en 1970. Auteur & artiste indisciplinée, elle a créé la revue *Nouveaux Délits* en juillet 2003, qu'elle conçoit intégralement à la maison. Participe à diverses expositions, illustre des revues et des livres d'autres poètes. Rédige des notes de lectures pour divers sites littéraires. Dernier livre paru : *Trans(e)fusées* (Gros Textes, 2015).

ODILE GATTINI : poète, éducatrice de jeunes enfants, sophrologue caycédien, diverses expériences d'écriture dans la presse le monde de la culture. Auteur d'un spectacle poétique, avec Pierre-Olivier Roux, contrebassiste et plasticien. Publications en revue : *Népentes*, *Comme en poésie*, *Test 23*.

MARIE-FRANÇOISE GHESQUIER : étudie les langues étrangères (anglais, espagnol) à l'université Lumière Lyon II où elle obtient sa maîtrise. Elle vit actuellement en Saône-et-Loire, près de Chalon-

sur-Saône. Elle publie ses poèmes dans les revues Décharge, Comme en Poésie, Traction Brabant, Nouveaux Délits, Les Editions Henry et la revue Cabaret. Son premier recueil de poésie, *Aux confins du printemps*, est paru en 2013 aux éditions Encre Vives. Puis elle a été éditée en 2014 aux éditions Cardère avec *A hauteur d'ombre*, recueil illustré de photos en duo avec Cathy Garcia. En 2015 paraît, toujours chez Cardère, *La parole comme un cristal de sel*, illustré de monotypes qu'elle a réalisés. Poésie et peinture se mêlent dorénavant dans son œuvre.

NADIA GILARD : née à Montauban en 1974, vit à Angoulême. Professeuse de Lettres en lycée. Elle écrit exclusivement le genre du poème en prose. Depuis 2009, elle est auteure aux éditions Belin, de plusieurs manuels, de la seconde à la terminale Bac Pro en Lettres. A publié *Mes amours blanches* suivi de *La Menthe* (Edilivre ; 2012), qui a obtenu le Premier Prix Poésie au concours des Arts et Lettres en mars 2012, *Intérieurs*, en collaboration avec l'artiste Lili Plasticienne (éditions Julieta Cartonera 2013), *Alice...?* (Les Vanneaux ; 2014), *Temporalités* de Lili Plasticienne, (Les petites éditions ; 2015), *Trois versets* (Tardigradations, 2016) et dans les revues Paysages Ecrits, HUIT, astronef, Rose Sélavy, FPM.

MARY GRÉA aime susciter l'énergie de personnages hors-normes dans des textes brefs. Revues littéraires Kahel, Microbe, 2015-2016. 36 choses à faire avant de mourir, éditions pré#carré, 2014. Recueil poétique collectif *D'être plus que nu* (Jacques André, 2013). Scénario du One man show *Pur Produit*, avec JC Ramos, 2008 (1er prix tremplin). Nouvelle *D'où tu viens* (éditions des ateliers de la fnac, 1998).

MICH'ELLE GRENIER : a publié *A cloche -cœur* Bord Du Lot ; 2012), *Quand les fables se rebiffent* (Edilivre ; 2014), *Banquet de mots* (autopublication 2016).

DELFINE GUY : est née à la frontière de la Belgique. Poète, elle s'est également formée à la danse égyptienne. Dans une discipline poursuivie sans relâche s'équilibrent ainsi danse, poésie... et maternité. Publiée auparavant sous le nom d'Andréa Taos.

GENEVIEVE HALFTERMEYER PAWLAK : née en 1957 dans le Nord de la France, vit en Aquitaine. Depuis une dizaine d'années se consacre quotidiennement à la création. Elle écrit, peint, dessine, photographie. Publiée en 2016 par Microbe et régulièrement sur le site Remue & l'encre. Participe à deux ateliers d'écriture à Gujan-mestras et à Arcachon. Elle expose ses œuvres (art postal, numérique, peinture) dans la région arcachonnaise et bordelaise.

ANNIE HUPE : après avoir rencontré les pratiques de L'Oulipo, grâce à l'aspect formel, elle s'est mise à écrire. Publiée dans A-Verse, Soleils & Cendre, Traction-brabant, Bleu d'Encre, La Passe, dans la revue en ligne d'Incertain Regard et sur le site de Eric Dubois, Le Capital des mots.

ANNA JOUY : née à Fribourg, Suisse, y travaille dans un centre de formation pour jeunes femmes en difficultés. Mises en scène de spectacles et théâtrales, textes pour des musiciens. Des polars comme *La morte du lac de Pérolles, Téléphones et sonnettes* (Ed. de la Sarine Fribourg), de la poésie comme *Ciseaux à puits* (Polder Décharge).

CLAIRE KALFON : née en 1956 à Oran, vit à Tours. Ses premiers poèmes ont été publiés dans la revue Petite en 2001. Puis dans Décharge, Fiches, Recours au Poème et Ecrits du Nord. Aussi publiée dans des revues numériques : Le Capital des mots, Secousse, Ce qui reste, la Toile de l'Un et Francopolis. Exposition *Feux de croisement* à la galerie Lyeuxcommuns : dessins d'Annie Barrat / textes de Claire Kalfon (2015)...

INGRID KLUPSCH : professeuse de Lettres en lycée et BTS, a fait des études sur la peinture en littérature. Capésienne et diplômée d'un DEA. Poèmes ont paru en revues, et un premier recueil à paraître en septembre 2017 aux éditions Henry. Un roman, *Un peintre en cage*, (Ed. Ravet-Anceau ; 2016)

CHLOE LANDRIOT : agrégée de lettres et docteur en littérature du XVIe siècle, enseigne le français en collège. Dessine parfois, écrit un roman quand c'est les vacances... anime aussi des apéros-poésie mensuels à la Maison pour Tous à Lyon. Publie depuis un an en revue : Décharge, Traction-Brabant. Deux recueils en voie de publication pour le printemps.

BARBARA LE MOËNE : vit et travaille dans le Rhône. Diplômée de l'EM Lyon, agrégée de lettres. Elle a exposé à Mayotte, où elle a vécu quatre ans, et en région lyonnaise. Publiée aux éditions Manoirante et Léda, ainsi que dans diverses revues (Verso, Bacchanales, Écrits du nord, Contre-allées). Peinture et poésie sont pour elle les deux facettes d'une même activité créatrice.

MARILYSE LEROUX : née à Vannes en 1955, poète, nouvelliste, parolière, auteur jeunesse et animatrice d'ateliers en prose et poésie. Publiée en revue et anthologies. derniers recueils : *Le Temps d'ici* (Rhubarbe, 2013), Prix Angèle Vannier 2014, *Blanc bleu*, nouvelle (Rhubarbe 2014), *Le Bigre Bang, les Mystères de la Création*, co-écrit avec Alain Kewes (Gros Textes, 2015), *Grand A petit m* (Stéphane Batigne éd., 2016), *Ancrés* (Rhubarbe, 2016).

MLLE LISE : comédienne, chanteuse, se produit dans des spectacle de cabaret qu'elle écrit. Dessine aussi.

CHLOE MALBRANCHE : née en 1979, docteur en philosophie de l'art, qu'elle enseigne à l'Université pour Tous de Bourgogne, et professeur de philosophie en lycée. Son écriture a été libertaire et expérimentale puis surréaliste et gothique. Ses livres sont des voyages à travers l'inconscient et ses couleurs. A publié *Le radis de cristal* (éd. Vermifuge), *L'intensément fascinant* avec la participation de Georges Thiery et *Vampirise-moi* (Edilivre).

ANNE-MARGUERITE MICHEL : 32 ans, éducatrice spécialisée et vit à Lugny, dans le Maconnais. Déjà publiée dans Verso et dans la revue Nouveaux Délits (dans les Soliflores accessibles en ligne).

FLORA MICHELE MARIN : biologiste, elle a fui la Roumanie de Ceausescu et a découvert l'art contemporain en France. Elle a exposé ses photographies et travaux plastiques : Salon de la Photographie, exposition « Les artistes de la Mairie de Paris », « Salon des Artistes Hospitaliers du Cent-Cinquantième de l'AP-HP », Chapelle Saint-Louis du groupe hospitalier Pitié-Salpêtrière. Elle a illustré des textes dans les revues Mauvaise Graine, Les Etats Civils, Népentès, Paysages écrits et dans les ebooks d'Alexandra Bougé *Une nuit à Belleville* et *La ville*. Elle est morte à 74 ans en 2011.

ADELIN MIERMONT-GIUSTINATI : née à Nancy en 1979. Elle grandit près d'Orléans où elle fait hypokhâgne puis étudie les lettres modernes, les sciences politiques et la création littéraire à Paris, Bordeaux, Le Havre. Elle a été correctrice de presse. A publié *De Chair et de chimères* (en auto-édition ; 2007), *Entre les côtes de Mehen* (Sélénites ; 2013) et *Incises* (CMJN ; 2016) ainsi que dans les revues FPM, Frascati et dans la gazette *Nuit de boue*. Elle est aussi lectrice lors de performances sonores notamment. Elle publie de temps en temps des textes sur son blog *Sumballein*.

ANNE-MARGUERITE MILLELIRI : originaire de Corse. Enseigne la littérature en collège et lycée. Travail de recherche sur le poète Henri Michaux. Publiée dans les revues Microbe, FPM et Écrits du Nord, ainsi que dans les revues en ligne Terre de Femmes, Possibles, et sur le compte facebook sous le pseudonyme d'Ananda Doe. Un recueil *Ailleurs deux ombres dansent* (Accents poétiques ; 2017).

MYRIAM MYE : avec la photographie et ses expériences de modèle vivant, elle ajoute à sa créativité l'écriture. Aimant les mots et les émotions, elle lit volontiers à son public ses récits érotiques.

PATRICIA PAUL : née en 1949 à Boulogne-sur-mer, elle vit dans le Pas-de-Calais. Titulaire d'une maîtrise de Lettres, elle a enseigné le français dans le secondaire. Après avoir partagé son goût de la littérature avec les élèves, elle a enfin osé se lancer dans l'écriture. *Maux Croisés* (éd. Brault de Bournonville) est paru en 2014. Plusieurs poèmes de ce recueil ont été publiés dans les revues Traction-Brabant, L'Autobus, Écrit(s) du Nord et L'Igloo dans la dune. Elle se consacre aussi à la rédaction d'un essai littéraire sur son auteur préféré, Colette.

LORRAINE POBEL : poète et voyageuse solitaire, a écrit du théâtre, publié en Revue et plusieurs recueils de poèmes ainsi qu'un journal paru en 2015 *Une voyageuse en Iran*. Elle anime des rencontres poétiques.

VÉRONIQUE POLLET : Bruxelloise, 53 ans. Formation d'enseignante. Publiée dans Microbe, ainsi que des nouvelles érotiques publiées chez Ska édition, éditeur en ligne

CHANTAL ROBILLARD PUVINEL : peintre, poète, vit et travaille à Paris. Etudes de lettres à Clermont-Ferrand et de peinture à Paris. Depuis 1984, publie des poèmes et des nouvelles dans de nombreuses revues : Verso, Maison de la Poésie Rhône Alpes et Paris, Arcade (Québec), Empreintes. Des recueils : *Neige Brûlée* (1980), *Humus* (1982), *Les Fleurs de Travers* (l'Harmattan ; 2011), des livres d'artistes : *Danseuses d'argile* (Métis), collection Cousu main. En 2017 anthologie franco- espagnole *Fenêtre ouverte* (Desnel). De nombreuses animations publiques : slam (2004), lecture de haïkus galerie Arirang (Clermont Ferrand ; 2014), mise en scène de poèmes et nouvelles au Connétable à Paris (2015).

ISABELLE ROLIN : vit et travaille à Lyon, aime beaucoup la Bretagne et rêve d'aller s'y installer un jour. Publiée dans les revues Axolotl, Traction-brabant et Verso.

MELANIE ROMAIN : auteure, metteuse en scène, comédienne et chanteuse du spectacle poétique et musical *Révélation Chimériques* et auteure, compositrice, interprète de la création musicale *Alter Echo by euterpiia*. A suivi des cours d'art dramatique à Paris et au Conservatoire Royal de Bruxelles. Publiée dans des revues telles que Le capital des mots, Infusion, et des revues belges et canadiennes tels que Corbeau, Enchantement, Absinthe, Nect'Art. Elle se produit dans diverses scènes ouvertes et manifestations poétiques comme « Rencontre des poètes pour la paix » à la Maison de l'Amérique latine. L'un de ses poèmes *Parricide ou le Lamento du Mendiant* est retenu lors du concours « L'Insurrection poétique » organisé par le Printemps des Poètes en 2015.

BARBARA SAVOURNIN : née à Lyon en 1972, d'un père sabotier, danseur de rock, vendeur de laine et d'une mère énergique au goût jus d'oranges pressées. Écrit textes courts et poèmes aux allures fantasques où surgit soudain la vraie vie comme un rappel à l'évidente et forcenée réalité. Diverses publications dans des recueils collectifs et en revues : Verso, Salmigondis, La Nouvelle Plume, L'écrit de la Mouche, Chroniques Errantes Et Critiques, L'intranquille, et dans des recueils collectifs. A publié *La bonne aventure du mangeur de cookie* et *L'état d'agitation*.

CHRISTINE SCHMIDT est née en 1971 à Liège. Elle vit en région germanophone. De famille bilingue allemand-français, enseignante. Elle a écrit plusieurs contes et nouvelles pour enfants. Elle publie son premier roman *Rehab* en 2013 (éd. La Mulette). Celui-ci est retenu parmi les finalistes du prix Senghor. Elle se consacre actuellement à l'écriture de récits poétiques publiés notamment dans les revues Catarrhe, Microbe et L'intranquille.

GERALDINE SERBOURDIN : elle enseigne le théâtre et vit à Lille. Ses textes sont publiés dans des revues telles que Décharge, La Nouvelle Revue Moderne, Traction-Brabant, et sur les sites Le capital des Mots et Le Tréponème bleu pâle.

REGINE SEIDEL : poète et nouvelliste, écrit dans différentes revues dont la revue Souffles. A publié en 2013 *La petite Bleue, avant que chantent les cigales*, recueil de poésie historique évoquant la vie d'une lignée de femmes de 1909 à 1960 en Picardie. Ont suivi d'autres recueils de poèmes plus apaisés, *Réverbérations Méditerranéennes* en 2014, *Vanille, citron, chocolat* en 2015. Son écriture est au service des oubliés, de celles et ceux qu'on méprise, et du statut de la femme en particulier dans ses tout premiers recueils : en 2011 *Les subtiles vibrations du cri de la vie*, et *Pulsations du Cœur battant au Rêve d'Azur*.

SOMOTHO : née en 1982, études d'arts appliqués en parallèle de ses activités artistiques. Son atelier-laboratoire, qu'elle transforme aussi en appartement, est le lieu de multiples expérimentations graphiques-plastiques et littéraires, qui se situent entre l'observation du monde réel, et une réécriture de celui-ci, en perpétuels mouvements. Elle a publié chez -36° éditions, trois numéros de la collection 8PA6. (*Hommage, dommage, fromage ; La moitié de Dieu ; De moins en moi*).

LUMINITZA C. TIGIRLAS : Roumaine de Moldova orientale, annexée à la Russie, elle fut prise dans l'histoire de sa survie à l'assimilation linguistique. Psychanalyste trilingue à Saint-Priest. Sa *lalangue* ravine sur des traces traumatiques — l'exil de l'idiome maternel roumain serti dans le cyrillique étranger. Poèmes dans les revues : Voix d'encre, Nouveaux Délits, Triages, Friches, Verso, Traction-Brabant, Eurydema Ornata, FPM, Comme en poésie, L'en Je, Traversées...

LAURA TIRANDAZ : écrit du théâtre et réalise des documentaires et créations radiophoniques. Elle travaille avec différentes compagnies et radios et anime régulièrement des ateliers d'écriture dans des

lycées et écoles. Sa pièce *Choco Bé* est éditée par Théâtre Ouvert et ses poèmes dans plusieurs revues numériques ou papiers (RumeurS, Lichen et Traction Brabant).

MARLÈNE TISSOT : née par accident, vit à Valence, écrit dans les interstices du temps, sur tout support, de préférence au crayon. Auteur de *Celui qui préférerait respirer le parfum des fleurs* (36° édition), *Nos parcelles de terrain très très vague* (Asphodèle éd.), *Mes pieds nus dans tes vieux sabots bretons* (36° éditions), *Mailles à l'envers* (Lunatique éditions). Publiée en revue : Nouveaux Délits, Traction-brabant, Dissonances, Microbe, Les Cahiers d'Adèle, Charogne Poésie/Première, Katapulpe, Magnapoets, Le Zaporogue, On Lit...

MARIE-LAURE VALLEE : rédactrice-correctrice. Originaire de Paris, habite dans les Pyrénées-Atlantiques. A publié *Effusions Vagabondes*, recueil de poèmes (La Bartavelle).

MARIE VALLON : vit dans la région lyonnaise et en Ardèche. Elle a publié dans les revues Verso et Décharge, un livre de nouvelles *Femmes des colères et des orgueils* aux éditions Amalthée, un recueil de poèmes *Voyages pourpres* chez Jacques André. Écrit en occitan.

CHRISTINE VAN ACKER : a vécu son enfance sur un bateau, elle n'est pas encore certaine d'avoir tout à fait le pied terrien. Auteur de récits, pièces de théâtre, fictions, et documentaires radio. Membre active du réseau Kalame, elle anime des ateliers d'écriture. En 1995, elle fonde Les Grands Lunaires, en référence à l'écrivain Cyrano de Bergerac. A publié notamment *Ici, récits* (Dilettante, 2014) *Vilain crapaud cherche jolie grenouille*, roman (Mijade, 2013), *Où sommes-nous?*, nouvelles (Luce Wilquin, 2010), *La dernière pierre*, *Poète à mi-temps* et *La potion*, poésie (Carnets du Dessert de Lune, 2009 à 2014), *La concordance du temps* (Esperluète, 2012).

ELISE VANDEL-DESCHASEAUX : 37 ans. Vit et travaille à Toulouse. A travaillé en librairie, en bibliothèque, A co-créé le fanzine « À Poil ! » en 2015. Animatrice d'ateliers d'écriture et écrivain public, elle poursuit la palpitation des mots chez les autres et en elle pour tenter de donner du sens à tout ça. Les mots polis sont l'antichambre de la crudité ; il convient de les suivre, de les caresser, de les enlacer. Gardez-en toujours un car c'est le mot de la fin. Publiée dans Traction-Brabant, Revu la Revue.

LAURENCE VIELLE : poétesse et comédienne belge de langue française. Elle écrit pour la scène, pour la radio, toujours pour l'oreille... Elle a publié les recueils *Zébut ou l'Histoire Ceinte* (illustrations de Claude Panier, 1997) et *L'imparfait* (Éditions de l'Ambedui ; 1998) et *Dame en fragments* (La Pierre D'alun ; 2000), ainsi que divers booklegs aux éditions maelstrÖm. Divers prix qui ont récompensé son travail d'écriture et de diseuse. Elle vient de recevoir l'un des Grands Prix Internationaux du Disque et du DVD, catégorie Parole enregistrée, de l'Académie Charles Cros pour son livre-CD *Ouf*, paru aux éditions maelstrÖm en 2015.

MARIE DE VEZINS : études de lettres à la Sorbonne puis prof de lettres à Toulouse. Publiée dans les revues Traction Brabant, éditions Robin, Libelle, Comme en poésie...) et *Inquiétantes étrangetés* Edilivres.

EMILIE VOILLOT : 42 ans, a d'abord exercé dans les ressources humaines au sein de grandes entreprises parisiennes avant de choisir de se consacrer à son quotidien de mère de famille nombreuse (5 filles et 2 beaux-enfants) pour un temps... indéterminé ! Elle n'a jamais cessé de se consacrer pour autant à ses grandes passions : rêveries, lecture... et écriture ! Après des années trépidantes à Paris puis Annecy, son mari et elle viennent de décider d'emménager au sein de leur grande maison dans le Morvan (près d'Avallon) : un véritable changement de vie, qui devrait notamment lui permettre d'écrire davantage !

SOPHIA WEXLER : née en 1985, vivant ici et là, surtout en Grèce et France, philosophant et dessinant musique, pensées, ombres, lumière, un peu de tout, et même les hommes parfois. Dessins publiés dans Verso.

Retrouvez les sites des auteurs sur <http://www.revuecabaret.com/auteurscabaret.html>

Revue Cabaret hors-série #1

Sommaire

Edito par Marie Françoise Ghesquier	4
@ude	7
Anothine L	8
Samantha Barendson	10
Hélène Bischoffe	11
Alexandra Bouge	12
Sophie Brassart	13
Marie-Anne Bruch	14
Gabrielle Burel	15
Estelle Cantala	16
Michèle Capolungo	17
Angèle Casanova	19
Anna Maria Celli	20
Jehanne de Champvallon	21
Laurence Chaudouët	22
Annalisa Comes	23
Murielle Compère-Demarcy	24
Colette Daviles-Estines	25
Sandrine Davin	26
Olivia Del Proposto	27
Simona-Grazia Dima	28
Mireille Disdero	29
Eve Eden	30
Céline Escouteloup	31
Marie Evkine	33
Jacqueline Fischer	34
Mélanie Fourgous	35
Chloé Galland	38
Cathy Garcia	39
Odile Gattini	41
Nadia Gilard	42
Mary Gréa	43
Mich'elle Grenier	44
Delfine Guy	45
Geneviève Halftermeyer-Pawlak	46
Annie Hupé	47
Anna Jouy	48
Claire Kalfon	49
Ingrid Klupsch	50
Chloé Landriot	51
Barbara Le Moëne	52
Marilyse Leroux	53
Chloé Malbranche	54
Anne-Marguerite Michel	55
Adeline Miermont-Giustinati	56
Anne- Marguerite Milleliri	57



Mye Me	58
Patricia Paul	59
Lorraine Pobel	60
Véronique Pollet	61
Chantal Robillard Puvinel	62
Isabelle Rolin	64
Mélanie Romain	65
Barbara Savournin	66
Christine Schmidt	67
Régine Seidel	69
Géraldine Serbourdin	70
Somotho	71
Luminitza C. Tigirlas	72
Laura Tirandaz	73
Marlène Tissot	74
Marie Laure Vallée	75
Marie-Antoinette Vallon	76
Christine Van Acker	78
Elise Vandel-Deschaseaux	80
Laurence Vielle	81
Marie de Vezins	82
Emilie Voillot	83

Illustrations

Aartus : p 18 ; p 66
 Guérolée Carrel : ours, p 10 ; p 30 ; p 55 ; p 68 ; p 75
 Sabrina Cerisier : couverture ; p 33 ; p 37 ; p 81
 Barbara Le Moëne : p 22 ; p 40
 Mlle Lise : p 58
 Flora Michele Marin : p 13 ; p 25 ; p 79
 Sophie Wexler : p 45 ; p 52

Revue Cabaret / Le Petit Rameur

31, rue Lamartine
 71800 La Clayette - FRANCE
www.revucabaret.com

Dépôt légal : avril 2017 - n°ISSN: en cours

Numéro hors-série gratuit

© 2017 Les auteurs & Revue Cabaret